

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> au 15 de chaque mois)  
 France... Un an, 36 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
 Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.  
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
 Les imprimés non insérés ne sont pas vendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
 à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
 Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45  
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## LA SUPRÉMATIE FINANCIÈRE DES ALLIÉS



Depuis le début de la guerre, la France, la Russie, l'Angleterre et l'Italie ont dépensé au total 173 milliards. C'est un chiffre. L'Allemagne, de son côté, a sorti de ses caisses une somme sur laquelle elle a jugé prudent de ne donner aucune précision. Un fait reste certain, c'est qu'elle sera épuisée bien avant que les Alliés soient gênés d'argent, et que ce n'est pas sur ses complices autrichiens, bulgares et turcs qu'elle peut compter pour améliorer son budget de guerre. (Composition de Louis Mallette.)



## L'AMITIÉ ANGLAISE

Nous espérons, avec une entière confiance que notre offensive du Nord nous fera lentement et sûrement vaincre nos ennemis ; elle aura un autre effet, moins capital, mais qui n'est pas à négliger : elle nous fera mieux connaître ceux de nos amis qui luttent coudé à coudé avec nous, sur la terre de France.

Les Alliés donnent au monde un exemple sans précédent : ils ont beau être alliés, ils s'entendent. On n'a jamais vu chose pareille au cours de toute l'histoire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Ils s'entendent sur les champs de bataille et dans les conseils. Ils s'entendent : ils ne se connaissent pas toujours très bien. Ils se témoignent réciproquement une admiration d'autant plus touchante qu'elle est naïve, sans rien d'outré ni de convenu, mais qui pourrait être plus éclairée, et qui n'y perdrait pas.

Le *Times* de lundi, avec une discrétion extrême, et cette pudeur qui est un charme de l'âme anglaise, indiquait bien qu'à Londres on est heureux d'agir enfin, heureux de réussir, mais on n'est pas fâché non plus de se manifester aux amis de France, « qui n'ont peut-être pas toujours nettement aperçu les motifs d'une apparente inaction ».

Le grand journal de la Cité ni aucun autre, ni, je pense, aucun de nos amis, ne craint que nous ne méconnaissions l'effort prodigieux de l'Angleterre, ce que j'appellerais volontiers « le miracle anglais », si l'on n'avait usé à tort et à travers de ce mot : ils se plaignent — tout doucement — d'autre chose, qui n'empêchera ni la fraternité des armes ni la victoire finale, et qu'il faudrait dissiper cependant au plus tôt, pour ajouter une lumière à cette fraternité et à cette victoire ; ils se plaignent — on a un peu honte d'employer ce langage romanesque parmi le fracas des batailles, mais c'est le seul juste — ils se plaignent d'être incompris. Ils n'ont pas tout à fait tort.

Sans doute, les individus de race diverse ont toujours quelque peine à se comprendre, si étroite que puisse être leur intimité (car, grâce à Dieu, ce petit défaut d'intelligence n'empêche pas les sentiments). Ils finissent toujours, à-t-on dit, par se heurter à un mur, à une sorte de cloison étanche, qui arrête toute communication entre eux.

Pour emprunter à l'art militaire nos métaphores, disons que l'on pénètre assez facilement jusqu'à la première position d'une armée étrangère ; le siège de la deuxième position exige plus de temps et des manœuvres ; on échoue ordinairement devant la troisième, et on ne dépasse pas les fils de fer barbelés.

Cette belle théorie n'est pas entièrement fautive, elle est trop absolue pour être absolument vraie. Elle ménage aussi trop de facilités aux amis fidèles, aux paresseux qui ne veulent pas se donner le mal d'étudier sympathiquement le caractère d'autrui, et plus généralement aux observateurs qui n'ont aucun talent d'observation.

Quelques-uns de ces observateurs ont décidé, bien avant la guerre, que le plus impénétrable des caractères étrangers était précisément le caractère britannique. Lafcadio Hearn n'a jamais flairé tant de mystère dans le sourire japonais, qu'il explique d'ailleurs à merveille, tout en le déclarant inexplicable ; mais les observateurs en question n'expliquent pas du tout de cette façon indirecte le caractère britannique, et ils démontrent si péremptoirement qu'ils n'y comprennent rien, qu'on finirait par croire, à les lire, qu'on n'y peut en effet rien comprendre.

Ils ont créé là un préjugé qui ne fait pas fort grand honneur à notre science ou à notre instinct psychologique, et ce préjugé est la principale barrière, ou la seule, qui se dresse entre nos amis et nous.

Si l'on nous avait dit que nous pouvons lire dans leur âme ainsi que dans un livre ouvert, il est probable que nous y lirions, sans même soupçonner que nous accomplissons un tour de force et que nous manquons à toutes les règles de la psychologie.

Le tour n'est pas, comme l'on dit, sorcier. Les observateurs qui déclarent que nous ne viendrons jamais à bout de pénétrer une âme anglaise fondent leur opinion, ou s'excusent de leur incapacité, sur des différences de physionomie qu'il est aisé de remarquer entre l'une et l'autre race ; et il est bien vrai qu'on doit juger les gens sur l'apparence, car on ne voit pas, au bout du compte, sur quoi on les jugerait, et que l'apparence des Anglais est aussi différente de la nôtre qu'on le peut imaginer, ou, à l'occasion, regretter ; mais il ne semble pas que la différence des caractères soit, si l'on peut dire, exactement proportionnelle à celle des physionomies.

Si l'on voulait bien étudier directement nos amis, au lieu de prendre pour représentatifs

certaines personnages de romans ou de pièces, qui n'ont pas le moindre trait commun avec la réalité, on apercevrait peut-être bien des ressemblances inattendues entre eux et nous.

On reconnaîtrait chez eux bien des qualités que nous croyons uniquement françaises, des défauts même dont nous croyons avoir le privilège, et dont nous sommes naturellement plus fiers que des qualités.

On verrait qu'ils nous ressemblent par l'esprit, et il n'est rien où s'accuse davantage la différence des peuples qui ne se ressemblent pas. On verrait qu'ils peuvent nous donner des leçons de bonhomie, et qu'il faut appliquer à la vie anglaise tout ce que Stendhal a écrit de la commodité italienne.

Leur sensibilité n'est pas moindre que la nôtre ; elle est seulement un peu plus timide, ce qui ne l'empêche pas d'être beaucoup plus exubérante. Je regrette d'enlever une illusion aux snobs qui se flattent d'être très Anglais quand ils affectent des airs froids et compassés. Ils ne sont jamais moins anglais que dans ces moments-là, et ils ont l'air simplement de ce qu'ils sont, c'est-à-dire de Français qui veulent avoir l'air anglais et qui n'y connaissent rien.

Quant à la bravoure et aux fantaisies du courage, nous savons bien ce que leur inspirera, comme à nous-mêmes, la coquetterie d'une loyale émulation.

Abel Hermant.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Au point de vue du succès de leurs opinions politiques aux prochaines élections grecques, tout porte à croire qu'en lardant de coups de sabre un directeur de journal dont les articles leur étaient désagréables les vingt officiers antivenizelistes de Salonique ont fait une mauvaise opération.*

*Vous pouvez être sûrs, et eux aussi, qu'au moment où l'on ira aux urnes dans la patrie de Périclès, ces coups de sabre courageusement appliqués par vingt gaillards armés jusqu'aux dents à un homme seul et sans armes seront rappelés de toutes les façons aux électeurs. Dans aucun pays, à aucune époque, les peuples n'ont jamais vu d'un œil favorable que les militaires briment les civils, les assomment, leur taillent la figure, les bras, les jambes, et même le derrière.*

*C'est une idée qu'ils ont comme ça, les civils. Ils se sont mis dans la tête, depuis bien longtemps déjà, que les guerriers sont faits pour les défendre, et non pour les rosser. Et toutes les fois que les guerriers déçoivent cette conviction, surtout quand ces guerriers ont des galons sur la manche, les civils parlent de tyrannie militaire, de crimes brutaux commis par de vils suppôts du pouvoir, et, dès qu'ils peuvent se servir de leur bulletin de vote, ça fait du vilain aux élections.*

*Tel est du moins ce que fait prévoir une expérience déjà séculaire.*

*Mais la manifestation brutale et incongrue de ces officiers à Salonique prouve aussi que nous aurions eu bien tort de compter sur eux, et sans doute sur beaucoup de leurs camarades, pour tomber avec nous sur les Bulgares, leurs fameux ennemis héréditaires. Pour eux, l'ennemi n'est pas le Bulgare, c'est M. Venizelos, qui voulait faire la guerre aux Bulgares. Et c'est même le peuple grec, qui marche avec M. Venizelos.*

Pierre Mille.

La nuit déjà tombée, il est arrivé, dans la tranchée, un lot de « types » qu'envoie le dépôt et qui vont se battre avec les camarades, contre l'Allemand d'en face. On n'a fait que les entrevoir dans l'heure plus que grise et on ne les verra bien que demain matin, car ce sont maintenant des ténèbres opaques, à ne rien distinguer à un mètre. Tout à coup, un ordre. Malgré l'ombre insondable, il faut partir, six hommes, vers la tranchée ennemie pour voir ce qu'il y a.

— Voir ? mon lieutenant, mais on ne verra rien du tout, dans ce cambouis.

— Filer. C'est celui-là qui vous conduira.

Puisqu'il faut, il faut. On s'en va en suivant le guide, précisément l'un des gars nouveaux d'hier soir. Et tout de suite, étonnement et stupeur ! Comme en plein jour, l'homme distingue tout, prévoit tout : ici une fondrière, là un fil de fer qui traîne et dé-

noncera la présence de la reconnaissance, si on l'effleure. On se presse autour du copain, et, sans accident, grâce à lui, on fait l'observation que désirait le lieutenant. On, c'est beaucoup dire ; tout au moins, ce soldat merveilleux qui, dans l'obscurité, affirme avoir compté les Boches dans leur trou.

On rentre, on attend le jour, et au premier rayon de soleil tout s'explique. L'homme qui voit dans la nuit a les cheveux, les cils et la moustache d'un blanc pur. C'est un albinos. Tant qu'il fait clair, il cigne des yeux et ne saurait être utile à grand-chose. Mais dès le crépuscule il se frotte les paupières et, sitôt la nuit venue, il ne demande qu'à aller promener ses prunelles de chat.

Il rend, depuis un mois, de signalés services.

\*\*\*

A peine quelques députés bien intentionnés, et qui, certes ! ne prêchaient pas pour eux, eurent-ils propagé l'idée de la création de commissaires aux armées que la nuée des tailleurs ordinaires et extraordinaires des chancelleries, académies et autres corps se précipita chez ces messieurs avec des projets de costumes.

Un des maîtres de la coupe, et qui habilla feu Casimir-Périer, proposa à la ronde un costume évocateur de celui des commissaires de la première République : tricorne à plumes et écharpe tricolore. Le tricorne va bien aux têtes chevelues, l'écharpe diminue les ventres bedonnants.

Ces messieurs — pensèrent-ils à être modestes ou bien furent-ils timorés ? — repoussèrent cet appareil un peu théâtral.

On chercha quelque chose de plus classique, et surtout de moins original.

On trouva : culotte et dolman bleu horizon, d'ordonnance ; képi d'ordonnance, mais, au-dessus de la visière et sur les manches : quatre étoiles...

Tout simplement !

\*\*\*

Maspero, dont nous avons raconté la glorieuse carrière, et qui continua si brillamment la belle tradition scientifique française des Monge, des Berthollet et des Geoffroy Saint-Hilaire, ne voyait pas d'un très bon œil l'armée des savants allemands qui tripataient dans les terres sacrées comme des porcs à la recherche de truffes.

— On dirait qu'ils veulent manger ce qu'ils cherchent, lui arriva-t-il de dire tout en rendant parfois hommage à leur travail de termites.

Entre autres, un grand savant qu'il estimait, mais qui l'exaspérait par sa morgue, le francophobe Mommsen, lui était antipathique.

Mommsen, malgré ses flatteries écrites, ne se gênait point pour parler assez grossièrement de notre illustre compatriote.

Celui-ci, plus fin, ne disait que du bien de l'Allemand, lorsqu'on l'obligeait à donner une appréciation.

Un jour, un de ses disciples dit à Maspero :

— Mon cher maître, je ne comprends pas pourquoi vous faites toujours l'éloge de Mommsen, alors que cet Allemand ne dit que du mal de vous ?

— Laissez donc, répliqua Maspero : aucun de nous ne dit ce qu'il pense...

\*\*\*

On n'a pas publié les détails exacts de la cérémonie funèbre qui eut lieu il y a quelques jours, dans le grand salon d'honneur de l'ambassade de Chine, rue de Babylone, à l'occasion des funérailles lointaines du président Yuan-Ché-K'ai. Ce jour-là, M. Wou, ministre de la République chinoise, entouré de nombreux et distingués Chinois de Paris et de délégués officiels du gouvernement français, écouta résumer par un secrétaire de première classe le discours à la gloire du défunt. Puis, il prit une pincée d'encens et la jeta dans un brûle-parfum, devant le portrait de Yuan.

Voilà ce qui a été dit. Mais on a ajouté que M. Bourgeois, ministre d'État, et tous nos compatriotes présents ont fait le même geste d'hommage. Était-ce protocolaire ? Personne n'y avait songé, avant de venir. C'est seulement lorsque M. Léon Bourgeois eut vu tous les Chinois de l'assistance faire brûler la pincée respectueuse qu'il se tourna, dit-on, vers M. William Martin, directeur du Protocole, et, assez embarrassé, lui demanda à voix basse :

— Et moi, que dois-je faire ?

M. William Martin, dont la fonction même est de n'être jamais surpris par le « cas douteux », répondit :

— Si cela peut vous faire plaisir...

Alors, le ministre n'hésita plus et y alla de ses quelques grains d'encens. Tous les Français, derrière lui, l'imitèrent.

Et les Céléstes trouvèrent cela très bien.

Le Veilleur.



## DEUX GÉNÉRAUX ALLIÉS QUI FONT D'EXCELLENTE BESOGNE



LE GÉNÉRAL KOUROPATKINE  
qui commande les armées russes sur le front nord  
de Riga à Dwinsk. (Cette photographie est la plus  
récente qui ait été prise de lui.)



LE GÉNÉRAL EVERT  
qui commande les armées russes au centre entre  
Dwinsk et le Pripet.

## UN ENNEMI



LE GÉNÉRAL VON LINEM  
qui remplace le général von Bulow récemment  
mis à la retraite, comme nous l'avons dit, et qui  
commande l'armée allemande dont le centre vient  
d'être enfoncé par nos troupes devant Péronne.

# Nous avons conquis au sud de la Somme des positions dominantes

## L'OFFENSIVE RUSSE DU NORD COMMENCE PAR UNE VICTOIRE

C'est une loi presque mathématique qu'une attaque diminue en largeur à mesure qu'elle gagne en profondeur. La raison en est que les chances d'arrêt sur chaque ligne de défense se totalisent : les éléments qui n'ont pas été retenus dès la première ligne peuvent l'être à la seconde, et ainsi de suite. Cette règle de décroissance est l'un des motifs pour lesquels une attaque ne doit pas être poussée trop avant, car elle se terminerait en dernier lieu par une pointe effilée, une flèche, comme on dit en langage militaire, qui serait aussitôt écrasée par la pression latérale des lignes ennemies.

Nous n'en sommes pas là, il s'en faut, grâce à la fois à la sagesse de notre commandement et à l'incomparable valeur de nos troupes. On peut estimer que la première position de l'ennemi ayant été enlevée sur toute la longueur du front d'attaque, nous avons pris la deuxième position sur plus de la moitié de ce front, la troisième sur plus du tiers. C'est là une proportion qui n'avait jamais été atteinte, en un si court délai, par aucune attaque au cours de cette guerre.

Non moins que l'étendue de la position, il faut en considérer la valeur. Celle que nous avons occupée entre la Somme et Flaucourt et que nous venons d'étendre jusqu'à Belloy-en-Santerre, domine toute la vallée de la rivière en amont, où se trouve, à cinq kilomètres à peine de distance, Péronne, nœud de chemins de fer de première importance. Elle tient en outre sous son feu les positions allemandes de la rive droite et contribuera à en briser la résistance.

Sur cette rive comme sur l'autre, nous avons conservé tout le terrain gagné que nous organisons. Plus au nord, nos alliés anglais ont repoussé de furieuses contre-attaques autour de La Boisselle et ont encore progressé dans la région boisée qui est en arrière de Fricourt et de Mametz. Ils ont maintenu leurs positions dans la vallée de l'Ancre. Ainsi, de proche en proche, notre pression sur le front ennemi s'étend et s'accroît. Elle ne s'arrêtera plus désormais.

Et voici que sur la face opposée du front immense une autre pression se manifeste, attendant l'accord menaçant des volontés de nos armées et le dessein arrêté de ne plus laisser de répit à l'adversaire.

Depuis quelques jours on pouvait remarquer, à la décroissance de l'activité des deux partis en Volhynie et à la fréquence des engagements locaux sur le front compris entre le Pripet et Dwinsk, que les opérations allaient changer de théâtre. C'est chose faite aujourd'hui. L'offensive russe contre les armées allemandes a commencé. Elle a commencé par une victoire.

Le général Kouroupatkine, qui commande le groupe d'armées du Nord, a devant lui un adversaire plus redoutable et mieux organisé que

les Austro-Allemands de von Linsingen et surtout que les Autrichiens de Pflanzer. Aussi ne peut-on compter sur les succès foudroyants qui ont marqué la campagne de Broussilof et lui ont valu en quelques jours la conquête de la Bukovine. Ici, comme sur notre front, les Allemands opposeront une résistance tenace qu'on ne pourra briser que par un refoulement méthodique.

L'offensive paraît avoir porté, pour ses débuts, sur les régions où passent les deux voies ferrées de Minsk à Kovno et de Minsk à Brest-Litovsk. Les combats engagés dans la première de ces régions, de part et d'autre de Smorgone, ne sont pas encore terminés. Mais dans la seconde un avantage décisif a été obtenu à Baranovitchi : après une lutte acharnée deux posi-



tions de l'ennemi ont été enlevées et nos alliés ont fait 2,700 prisonniers. Or, la petite bourgade de Baranovitchi est un point de croisement où divergent, outre la voie ferrée de Brest-Litovsk, deux autres voies dont l'une se dirige vers Vilna et l'autre vers Biélostok ; la première très utile au ravitaillement, les deux autres indispensables pour les déplacements de troupes le long du front. Ce premier succès va donc gêner considérablement les mouvements de l'ennemi et on ne pouvait souhaiter meilleur début à la nouvelle campagne qui commence.

Jean Villars.

# LA BATAILLE DE LA SOMME

## NOTES D'UN TEMOIN

### La première journée

1<sup>er</sup> juillet.

Les objectifs fixés atteints en quatre heures, la première et la deuxième ligne allemandes enlevées sur tout le front de l'attaque française, les villages organisés, occupés, nettoyés, plus de 5.000 prisonniers valides, un important matériel : ce fut le résultat d'une première journée de bataille où chacun a fait glorieusement son devoir.

Il n'est pas possible encore de reconstituer l'action générale des troupes françaises au nord et au sud de la Somme ; mais, par la représentation d'un épisode, on peut imaginer l'ensemble fait des détails partiels, et voici le tableau d'un coin de la bataille dans le secteur du corps colonial.

### Un coin de la bataille

7 heures. — Déjà le soleil fait sentir sa chaleur et l'on se réjouit de la pureté du ciel. Vers l'arrière, les saucisses françaises, resplendissantes et blanches sous la lumière du matin, sont au poste. En avant, pas le moindre drachen ; la ronde bruyante des aviateurs fait bonne garde dans les airs.

Le vacarme de l'artillerie est formidable ; les obus passent en miaulant au-dessus des têtes ; les gros brinqueballet dans l'atmosphère, si bruyant est leur

trajet qu'on s'obstine à le vouloir suivre à l'œil. L'air semble gémir, brassé par des ventilateurs innombrables. Le sol tremble sous le fracas ; sans cesse, des parois du boyau se détachent et tombent de menus lambeaux de terre.

Sur les positions allemandes, les explosifs s'abattent dans un rideau de fumée et de poussière. Les torpilles montent en se dandinant vers le sommet de leur course et tombent parmi des gerbes noires, rousses et blanches.

En face, les villages de Dompierre et de Berquin-court ne sont que murs écroulés. Sur nous, de temps en temps éclatent, avec leur nuage verdâtre, les 105 fuzants des batteries ennemies.

Ici, c'est un régiment de braves entre les braves qui se prépare pour l'attaque, le ... régiment d'infanterie coloniale du colonel P... Il a fait ses preuves à Beauséjour et à Massiges ; il a gagné récompenses et honneurs.

Dans la tranchée, les hommes, équipés, le fusil en main, sont prêts. Ils blaguent : « On va aller danser le tango », dit l'un d'eux, et tous les camarades du cercle s'en amusent.

8 heures, au P.C.B. 8 (poste de commandement du 8<sup>e</sup> bataillon). — A l'entrée de leurs abris, le commandant et ses officiers font « casse-croûte » : des conserves, du fromage, du café et, pour finir, la grolle.



« Allons, docteur, un peu de gnole ! » fait le commandant à son jeune médecin-major, plein de gaieté et d'entrain. « Mais il n'en faut pas trop pour le médecin, hein ! » Le docteur boit et plaisante : « Je ne pourrai plus faire les pansements ! »

8 heures 30. — Devant ses gradés assemblés, le chef de bataillon donne les dernières instructions.

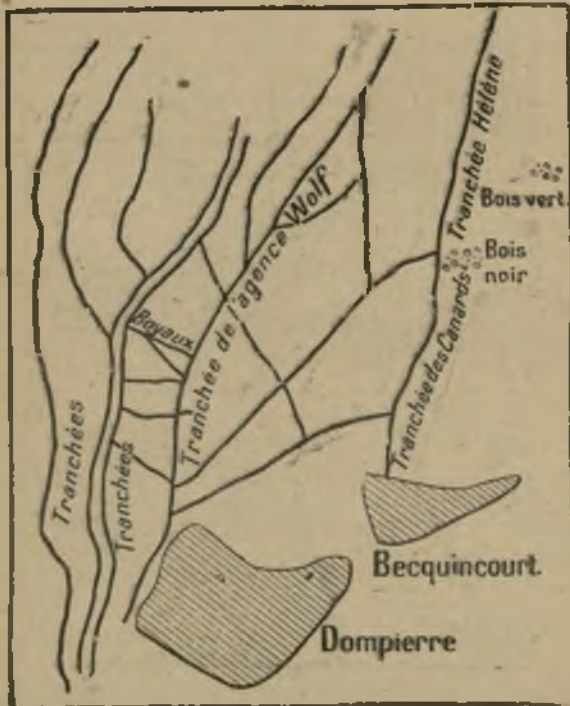
9 heures. — Transmission de l'heure officielle par le téléphone, réglage des montres. Les officiers s'équipent : toile de tente autour du corps, revolver, portecarte et la capote. On aura chaud ; mais ce soir, quand il faudra coucher chez les Boches, on sera content de l'avoir. Un pli arrive du poste de commandement du corps d'armée.

9 heures. — Les Anglais ont pris Mametz ; les troupes françaises de gauche ont volé les premières lignes allemandes et s'y organisent. Il y a de nombreux prisonniers. Déjà, la chose passe de bouche en bouche parmi les hommes rassemblés dans le boyau.

An même moment, l'artillerie française se tait pour faire croire aux Allemands que l'heure est venue. Deux minutes de silence et elle reprend plus violemment encore. Devant le commandant, escortée d'une suite de coureurs, de téléphonistes, de signaleurs, une compagnie passe, qui va à la parallèle.

« Au revoir, la 11 ! Bonne chance ! » Et puis passent les sections de mitrailleuses, et l'on échange des souhaits :

— Allez-y les gars ! et zigouillez-en le plus possible !



— Ne vous en faites pas ! On est au régiment de P... C'est un champion, le colonel !

Quelqu'un, qui se souvient du colonel P... abattant en Champagne les Allemands à coups de grenade, interroge :

— Champion à la grande ?

— En tout, répond un clabon. Il semble réfléchir, et, pour mieux juger son chef, il ajoute : « Cet homme-là, c'est Bazille ! »

9 heures 20. — A son tour, le chef de bataillon quitte son poste pour la parallèle de départ : « Au revoir, fait-il, peut-être à bientôt ! »

Le boyau est désert, maintenant. Les secondes sont lentes... lentes... Les obus hurlent de plus en plus. De l'observatoire on découvre un coin de terre ravagé, des poteaux, des lambeaux de fil de fer et ce qui fut Dompiere sous les éclatements.

9 heures 30. — L'heure fixée. Un homme qui demeure longtemps debout à la même place, puis marche... et puis d'autres hommes, beaucoup d'autres en file qui bientôt s'égaillent... Ils avancent avec précaution, lentement, par le sol défoncé, à travers les débris de fil de fer. Soudain, ils courent, obliquent, repartent... et toujours il y en a d'autres qui font de même. Sur eux s'abattent des fumées noires, avec de courtes flammes rouges et les gros flocons verts des 105... Maintenant, une mitrailleuse tire. Les balles arrivent dans le parapet. Les Français passent, disparaissent... ils avancent : Dompiere paraît atteint.

9 heures 45. — Où sont-ils ? Le téléphone va fonctionner sans doute. Le poste est dans l'abri, à 7 mètres sous terre et il est relié au téléphoniste du bataillon, parti derrière la vague, qui déroule des fils à mesure de la progression.

10 heures. — L'officier observateur de l'artillerie est parti derrière la vague : c'est un signe certain qu'on avance.

10 heures 15. — Des prisonniers passent, courant, s'aplatissant dans le boyau et levant encore les mains : des enfants, beaucoup de malingres, les dernières réserves de l'Allemagne. Ils sont heureux ; l'un d'eux, dans sa course vers l'arrière, rit largement avec un visage sanglant.

10 heures 30. — Violent bombardement par les 105, mais la mitrailleuse est muette. Un flot nouveau de prisonniers se précipite vers l'abri. Pitoyables, ils répètent :

« Un peu d'eau, monsieur ! »

Depuis trois jours, ils n'ont ni bu ni mangé. Les

pertes qu'ils ont subies sous le bombardement sont effrayantes.

Devant l'abri, un grand lieutenant de Silésie, gravement blessé à la tête et aux jambes, s'affaisse. Un feldwebel, atteint également à la tête, demeure muet devant lui. Parmi les Français, pas une parole d'outrage pour l'ennemi blessé. Un fantassin passe le feldwebel et lui-même entoure de linges la tête de son officier qui veut le remercier et lui sourit dans sa face rouge.

11 heures. — Maintenant, l'officier allemand est étendu dans le sang. Il demande à demeurer là : « Je suis très fatigué. » Il reste allongé à l'entrée de l'abri, son mouchoir sur la face et devant lui le feldwebel, accroupi, se tient la tête dans ses deux mains.

Le colonel du ... colonial arrive au P.C.B. Il cherche un poste pour se relier avec le bataillon. Sa haute taille se dresse devant les ennemis abattus. Il leur parle :

— Vous feriez mieux d'aller au poste de secours.

— Est-ce loin encore ?

— Non, on va vous conduire.

Alors, les Allemands blessés, soutenus par leurs vainqueurs, passent à travers le cortège incessant des prisonniers qui encombrèrent maintenant le boyau d'évacuation.

11 heures 10. — Le téléphone. Deux feux de bengale brûlent sur la ligne « tranchée Hélène-tranchée des Canards ». Parloir, l'objectif de la brigade est atteint.

11 heures 20. — Message de l'observateur d'artillerie : « Ne pas faire de barrage à moins de 200 mètres est du bois vert. L'infanterie a été très satisfaite du concours de l'artillerie. »

Le colonel donne l'ordre de ne pas dépasser les positions conquises et de s'installer solidement. Sur toutes, selon les instructions du commandement, on va s'organiser et attendre.

Par les boyaux, les prisonniers défilent toujours. Un officier passe, suivant un mitrailleur avec sa pièce.

Les Français, ravis par ce cortège incessant, interrogent :

— Eh bien ! les Boches, on va à Paris ?

Et les Allemands, plaintifs, demandent du pain.

## AUTOUR DE LA BATAILLE

Il est possible de porter aujourd'hui un jugement d'ensemble sur les opérations des deux premiers jours. Il est possible surtout d'examiner les résultats pratiques des combats : avance importante au sud avec des pertes relativement légères.

Si nous avons souffert — les témoins sont unanimes à le dire et notre confrère le *Daily Mail* le note spécialement — c'est surtout en raison des fusils automatiques de l'ennemi et de ses mitrailleuses, dont on connaît déjà les ravages effroyables.

Toutes les défenses ont été cependant vaincues. Nos troupes ont eu pourtant grand-peine à triompher des abris, creusés parfois à de surprenantes profondeurs. La conclusion à en tirer est que l'avance doit être progressive, afin d'être toujours précédée d'un bombardement efficace.

Aussi bien un correspondant de guerre donne une exacte idée de ce qu'a été la lutte en écrivant : « Le champ de bataille n'est pas encore débarrassé des débris qui l'encombrent. Il faudra des années pour cela ! »

De l'héroïsme de nos troupes, les preuves continuent à affluer. Un officier, blessé à Assevillers, raconte ainsi cette action terrible : « Nos soldats marchaient comme à la manœuvre : ils s'élançaient, la cigarette aux lèvres, riant et plaisantant, chantant des refrains de route. Leur élan fut irrésistible. Jamais je n'ai assisté à un assaut conduit avec autant d'entrain et d'enthousiasme. Les retranchements franchis, nos hommes bondirent sur les Boches, baïonnette en avant, poussant des cris de victoire. En un instant, l'ennemi fut culbuté et mis en déroute. »

Est-ce à cette déroute qu'il faut attribuer les actes de cruauté commis par les mitrailleurs allemands, qui dirigèrent leur feu sur les blessés gisant sur le champ de bataille ?

Et que dire encore de ce fait rapporté par les *Daily News* :

« Un groupe d'Allemands sortit d'une grotte en levant les bras et arborant le drapeau blanc. »

Entourés, ils furent confiés à la garde de quelques hommes, le gros de la troupe continuant sa marche en avant.

D'autres Allemands sortirent alors d'un terrier et, aidés par les prisonniers, attaquant les hommes de garde anglais.

Un fait demeure en tout cas certain. L'Allemagne prend peur. Le *Daily Telegraph* annonce que l'avance des Alliés sur le front ouest a produit une très profonde anxiété à Berlin, où les journaux ont publié des éditions spéciales pour conseiller au peuple de rester calme.

Selon les *Dernières Nouvelles de Munich*, d'autre part, le communiqué allemand de dimanche, annonçant l'offensive anglo-française et la retraite allemande sur ce front, ne fut connu à Munich que très tard dans la soirée. La nouvelle de l'offensive anglaise a fait une grande impression parmi la population et de grands rassemblements se formèrent constamment devant les divers points de la ville où sont affichées les dépêches.

Ayuntamiento de Madrid

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 4 Juillet (702<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — Au nord et au sud de la Somme la nuit a été calme. L'ennemi n'a tenté aucune réaction contre nos troupes qui se sont organisées sur les positions conquises hier.

Il se confirme que le matériel capturé par nous est considérable. Trois batteries nouvelles, dont deux de gros calibre, s'ajoutent aux batteries déjà dénombrées. On constate de plus en plus les effets de nos tirs de destruction : dans un seul abri, quarante cadavres ont été trouvés ; dans le ravin au nord d'Assevillers et sur les pentes au nord d'Herbecourt, notamment, les Allemands ont subi des pertes énormes.

Au nord de Frise, un de nos avions a incendié hier un nouveau ballon captif allemand.

Entre l'Avre et l'Aisne, nos reconnaissances ont été très actives et ont pénétré dans les premières tranchées ennemies, jusque dans les tranchées de soutien au nord-est de Beuvraignes et en face de Vingré. Nous avons ramené des prisonniers.

Sur la rive gauche de la Meuse, une tentative sur une de nos tranchées des pentes sud du « Mort-Homme » a échoué sous nos feux.

Sur la rive droite, la lutte a été vive toute la nuit dans la région au nord-ouest de l'ouvrage de Thiaumont. Six attaques successives, dont la dernière accompagnée de jets de liquides enflammés, sont restées sans succès. Les Allemands, fauchés par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie, ont subi des pertes élevées sans pouvoir nous chasser de nos positions que nous avons entièrement conservées.

A la lisière sud-est du bois Fumin, nous avons, au cours de la nuit, réalisé quelques progrès et nous avons rejeté l'ennemi d'un petit élément de tranchée au nord-ouest de la batterie de Damloup.

En Haute-Alsace, une tentative d'attaque ennemie sur un ouvrage à l'ouest d'Aspach a été aisément repoussée.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Au nord de la Somme, journée calme dans tout le secteur occupé par les troupes françaises.

Au sud de la Somme, malgré le mauvais temps qui a gêné les opérations, nous avons étendu au cours de la journée nos positions vers le sud et vers l'est. Nous nous sommes emparés des bois situés entre Assevillers et Barleux, ainsi que du village de Belloy-en-Santerre que nous tenons en entier. Estrées est également tombé en notre pouvoir, sauf un îlot où les Allemands résistent encore. Dans la seule région d'Estrées, nous avons fait cinq cents prisonniers.

Sur la rive gauche de la Meuse, lutte d'artillerie dans la région d'Avocourt et de la cote 304.

Sur la rive droite, les Allemands ont redoublé d'efforts au cours de la journée, dans la région de Thiaumont, sur laquelle depuis midi ils ont dirigé un bombardement d'une grande violence par obus de gros calibre. Vers quatorze heures, après plusieurs tentatives repoussées, une attaque ennemie à gros effectifs, déclanchée sur l'ouvrage de Thiaumont, est parvenue à s'en emparer pour la quatrième fois. Nos troupes restent en contact immédiat de l'ouvrage.

Intense activité de l'artillerie ennemie sur la Batterie de Damloup et la Laufée.

Aucun événement à signaler sur le reste du front.

## LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 3 au 4, nos avions ont bombardé la gare de Longuyon, des cantonnements à Challerange et à Savigny, et des établissements militaires à Laon.



# DERNIÈRE HEURE

## Les Anglais progressent au sud de La Boisselle

**Le total de leurs prisonniers dépasse 5.000**

(Communiqué britannique.)

**QUINZE HEURES.** — L'ennemi, qui s'est renforcé de nombreux bataillons retirés d'autres parties du front, offre toujours une résistance opiniâtre sur tous les points de notre attaque. Au cours de la nuit, violent combat autour de la Boisselle. Nos troupes ont brillamment soutenu de vigoureuses attaques allemandes.

L'ennemi a repris une faible partie des défenses au sud de cette localité. La situation demeure sans changement aux alentours.

Plus au sud, notre progression s'est affirmée au cours de la nuit. Nous nous sommes emparés d'un bois; nous avons pris du matériel et fait un certain nombre de prisonniers.

Dans les autres secteurs du front, continuation de la lutte de tranchées. Nous avons exécuté différents coups de main. La Rifle Brigade et les Sherwood Foresters ont été particulièrement heureux dans ces expéditions.

L'ennemi a tenté une attaque à la suite d'un violent bombardement dans la région d'Armentières. Il a été repoussé avec pertes et en nous abandonnant des prisonniers blessés.

**DIX-SEPT HEURES.** — Notre offensive a été quelque peu gênée par un violent orage, accompagné de pluies torrentielles. Au sud de l'Ancre, la situation demeure en général sans changement. Les opérations de la journée ont comporté principalement de petites actions locales destinées à nous maintenir dans les positions conquises. Le total de nos prisonniers dépasse actuellement cinq mille.

## Un bataillon allemand se rend aux Anglais

LONDRES, 4 juillet. — Le correspondant de l'agence Reuter qui suit l'armée britannique en France écrit aujourd'hui qu'un bataillon entier du 186<sup>e</sup> régiment d'infanterie prussienne s'est rendu aux troupes anglaises près de Fricourt.

Ce bataillon avait été envoyé sur le front en grande hâte en raison des fortes résistances subies par les Allemands. Aussitôt débarqué du train, le bataillon fut immédiatement dirigé sur les tranchées; celles-ci peu profondes n'offrirent qu'une protection insuffisante contre le feu meurtrier de l'artillerie anglaise.

Après une courte résistance, les survivants allemands, au nombre de 20 officiers et 600 hommes, quittèrent leurs tranchées et allèrent vers les troupes anglaises en faisant des signes indiquant leur intention de se rendre.

## LA QUESTION IRLANDAISE

### Un problème difficile à résoudre

LONDRES, 4 juillet. — Les négociations au sujet des affaires d'Irlande se poursuivent. La principale difficulté continue d'être non point en Irlande, entre les nationalistes et les orangistes, mais en Angleterre, où certains unionistes persistent dans leur opposition au Home Rule.

Hier, le comité directeur du parti nationaliste irlandais, comprenant soixante délégués, a examiné les propositions de M. Lloyd George. Les mêmes propositions ont déjà été approuvées, ainsi qu'en le sait, par les Irlandais nationalistes des comtés de l'Ulster et par le conseil orangiste de cette même province.

Néanmoins, en Angleterre, on ne semble pas encore être à la veille d'une solution. Le rapport de lord Hardinge sur les origines des troubles d'Irlande est très vivement commenté ce matin dans la presse. Les libéraux et les radicaux font remarquer que ce rapport précise la responsabilité assumée par les orangistes de l'Ulster en organisant avant la guerre des troupes de volontaires armés. Par contre, les unionistes déclarent qu'aux termes de ce même rapport la faiblesse de l'administration de M. Birrell encouragea la révolte, et ils concluent que l'octroi immédiat du Home Rule à l'Irlande pourrait avoir de dangereuses conséquences. Chacun des deux partis puise ainsi dans ce rapport des arguments en faveur de sa thèse.

## La victoire russe se développe de Riga au Pripet

**A Baranovitchi et à l'ouest de la Lipa les Allemands perdent 2.450 prisonniers et un nombreux matériel.**

PÉTROGRAD, 3 juillet, 20 h. 45. — Communiqué du grand état-major :

Cette nuit, dans la région au sud-ouest du lac Narotch, les Allemands ont ouvert un feu d'artillerie intense qui a duré toute la nuit.

Sur la rive nord du lac Vischneskoje, les Allemands ont tenté cette nuit de s'approcher de nos tranchées, mais ils ont été chassés par notre feu.

Dans la région de Smorgone et dans la secteur au nord du bourg de Krevo, nous avons fait des prisonniers et pris des mitrailleuses.

Dans la région au nord-ouest de Baranovitchi, après un bombardement intense, un combat s'est engagé au cours duquel nous avons fait prisonniers 80 officiers et 1.400 soldats. Nous avons pris quatre canons. Le combat continue.

Dans la région de la Lipa inférieure, à moitié chemin de Doubno et de Sokal, nos troupes ont brisé la résistance de l'adversaire et l'ont à nouveau refoulé vers l'ouest.

Dans le cours de la nuit, nous avons fait prisonniers 11 officiers, 992 soldats et pris cinq mitrailleuses.

## La contre-offensive allemande serait enrayée

LONDRES, 4 juillet. — Le Times publie une dépêche de M. Washburn, datée du quartier général du sud-ouest russe, venue par courrier du front de Kovel.

Il y a, dit M. Washburn, arrêt des opérations sur ce front depuis quelques jours, après les attaques terribles des Allemands qui durèrent trois jours et qui furent repoussées sur toute la ligne avec des pertes énormes pour l'ennemi.

Le résultat de ces rencontres a encore augmenté l'optimisme. On a éprouvé ici un grand soulagement en constatant que, malgré des efforts extraordinaires, les Allemands n'ont pas réussi à affecter la défense russe. Le monde commencera peut-être à se rendre compte que la soi-disant supériorité allemande sur les Russes est due en grande partie à une question de matériel et non à la valeur des soldats.

Il est encore trop tôt pour tirer des conclusions définitives de ces événements, mais il est possible que la supériorité allemande s'évanouisse bientôt.

## Au début de l'offensive russe les généraux autrichiens étaient en congé

BUCAREST, 4 juillet. — L'Universul annonce de source autorisée qu'une grande partie des chefs de l'armée autrichienne de Bukovine ne se trouvaient pas à leur poste. C'est ainsi que le général Pflanzer-Baltin n'est arrivé à Kolomea que lorsque l'offensive russe était déjà déclanchée; le colonel l'app. commandant la région de Czernowitz était en congé à Vienne et n'est rentré à Czernowitz que trois jours après le commencement de l'offensive.

## L'Autriche incorpore tous les hommes de 19 à 50 ans

GENÈVE, 4 juillet. — On mande de Lugano à la Stampa :

Tous les Autrichiens, Hongrois et Bosniaques de 19 à 50 ans doivent se présenter du 3 au 29 juillet pour être incorporés dans l'armée entre le 31 juillet et le 20 septembre.

## L'ULTIMATUM ALLEMAND A LA SUISSE

### Le Conseil fédéral renonce à l'espoir de fléchir les Alliés

GENÈVE, 4 juillet. — La situation économique reste stationnaire. Hier soir, aucune réponse de l'Allemagne n'était encore parvenue au Conseil fédéral. Le Conseil fédéral se réunira aujourd'hui et confèrera avec les négociateurs envoyés la semaine passée à Paris et qui, rentrés à Berne, rendront compte de la marche des négociations. Deux conseillers, MM. Ferrer et Muller, en vacances dans les Grisons, ont été rappelés télégraphiquement pour assister à cette séance. L'impression générale est que le Conseil fédéral doit renoncer à l'espoir de faire fléchir les Alliés dans leur détermination de maintenir intact le blocus de l'Allemagne.

## L'ANNIVERSAIRE DE L'INDEPENDANCE

### M. Briand remercie les Etats-Unis de leur aide à la France

Hier soir la Chambre de commerce américaine de Paris a donné un grand banquet pour commémorer l'anniversaire de la Déclaration de l'Indépendance.

Le gouvernement français était représenté par M. Briand, président du Conseil, et plusieurs membres du Cabinet.

A la fin du dîner, deux grands discours ont été prononcés : le premier par M. Peixotto, président de la Chambre de commerce américaine, le second par M. Aristide Briand.

Voici les principaux passages du discours de M. Peixotto :

Vous souvient-il de la réponse que Lafayette faisait, en 1778, au Congrès américain : « Du premier moment où j'ai entendu prononcer le nom d'Amérique, je l'ai aimée; dès l'instant que j'ai su qu'elle combattait pour la liberté, j'ai brûlé de verser mon sang pour elle. Les jours où je pourrai la servir seront comptés pour moi, dans tous les temps et dans tous les lieux, comme les plus heureux de ma vie » : cette réponse, chacun de nous la connaît, et, dans vos jours d'épreuve se l'est répétée, pour mieux sentir vos devoirs, car ils sont les nôtres, et s'enorgueillir de vos victoires.

Et lorsque nous contemplons ces paysages de France qui sont parmi les plus beaux lieux du monde, lorsque nous songeons à vos provinces, saignant du sang de vos enfants morts, dont les ombres, grâce à votre puissance d'idéalisme, combattent encore avec les vivants, c'est pour nous souvenir aussitôt des soldats de France qui traversèrent l'Atlantique pour combattre côte à côte avec nos premiers compatriotes sous les treize étoiles de notre premier drapeau.

Bien, messieurs, n'est oublié de tout cela qui fut et reste la gloire éternelle de votre magnifique patrie.

Par la Paix, la France a fixé le niveau moral de la civilisation. Par la victoire, la France le maintiendra.

M. Briand remercia ensuite les membres de la colonie américaine en ces termes :

Messieurs,

L'Amérique, en commémorant son glorieux passé, sent aujourd'hui palpiter son cœur d'une émotion profonde et fière; et la République Française, que des aspirations communes et la même ruelle passionnée du Droit unissent étroitement à vous, observe une tradition qui lui est chère lorsque, conviée par vous à célébrer d'impérissables souvenirs, elle vient prendre sa part de l'hommage que vous rendez à votre Patrie. En vous exprimant sa gratitude pour votre amical appel, le gouvernement a la certitude d'être l'interprète des sentiments de notre pays.

C'est que, dès le début de l'épreuve où des ambitions criminelles ont précipité le monde, vous avez eu, avec votre claire notion de l'équité, discerner qui défendait la cause sacrée des peuples. Dès les premiers jours d'août 1914, alors qu'on essayait de troubler les consciences et de déplacer les responsabilités, votre opinion publique s'élevait par la voix de vos grands journaux : « C'est la France qui dit la vérité ». Ainsi s'affirmait à l'heure du péril, avec une éclatante fidélité, un attachement qui ne s'est jamais démenti pendant plus de cent trente années.

La similitude de nos institutions politiques et l'évolution presque simultanée de nos libertés publiques auraient pu suffire à cimenter, à travers les générations, cette union profonde de nos âmes; vous y avez ajouté l'aide précieuse d'une sympathie agissante. Elle s'est représentée sur une population des régions envahies, sur nos blessés, sur nos malades, réalisant la perfection, et si d'ardeur qu'elle acceptait à peine l'expression de notre reconnaissance. La bienfaisance américaine a été, comme d'une étoile nouvelle, la constellation lumineuse qui rayonne sur votre drapeau.

Tant de générosité n'était pas pour nous surprendre, car vous avez gardé à la France une place à part dans votre affection. Cette place, c'est celle qui est réservée à la nation émanatrice, à la nation qui a instauré le principe de l'autorité populaire et fait de la loi la parole donnée la base de sa vie politique. Comment ce sentiment si ardent pour lequel la France lutte encore en tendant sa poitrine aux meurtrissures des batailles ne trouverait-il pas d'écho chez les compatriotes de Washington et de Lincoln ?

## ETATS-UNIS ET MEXIQUE

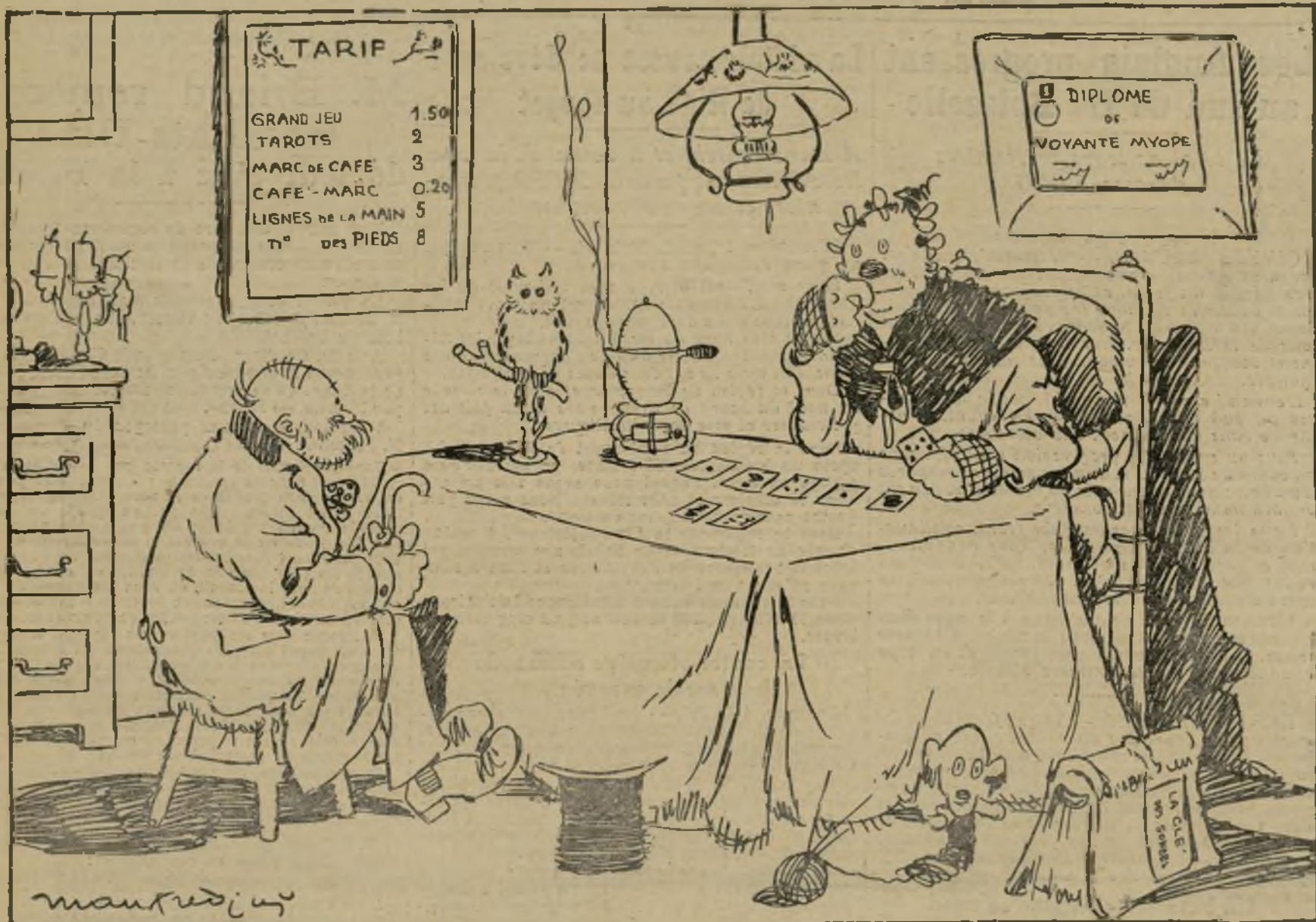
### L'optimisme renaît à Washington

NEW-YORK, 4 juillet. — Les cours de la Bourse ont été influencés hier par un nouveau bruit, suivant lequel les troupes des Etats-Unis seraient retirées du Mexique.

Toutefois les commissions des affaires militaires des deux Chambres préparent un projet de loi ouvrant un supplément de crédits militaires de 623 millions de francs pour l'achat de munitions et de matériel de guerre. 60.000 miliciens sont actuellement à la frontière mexicaine.

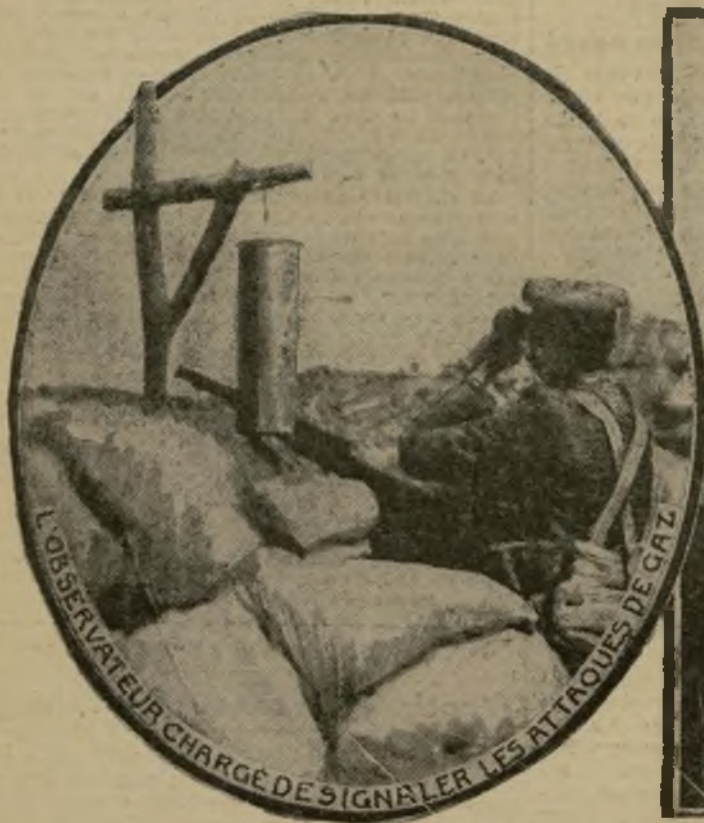


# CHEZ LA VOYANTE, par MANFREDINI



— Non... je ne vois pas le terme de la guerre...  
... Et... et celui de mes locataires ?...

## Sur le front anglais. — Les Tommies, eux aussi, pressent l'ennemi



L'unité d'action entre les Alliés est établie et, déjà, elle a porté ses fruits. Les troupes britanniques, avec une méthode et une ténacité qui sont reconnues par nos ennemis eux-mêmes, ont foncé sur des positions prétendues inexpugnables et les ont enlevées. Organisant le terrain conquis, les soldats du général Douglas Haig s'apprentent à poursuivre une œuvre si bien commencée. L'Angleterre montre une juste fierté de la bravoure de ses fils.



# De l'action partout : Artois, Picardie, Aisne, Champagne, Meuse, Alsace



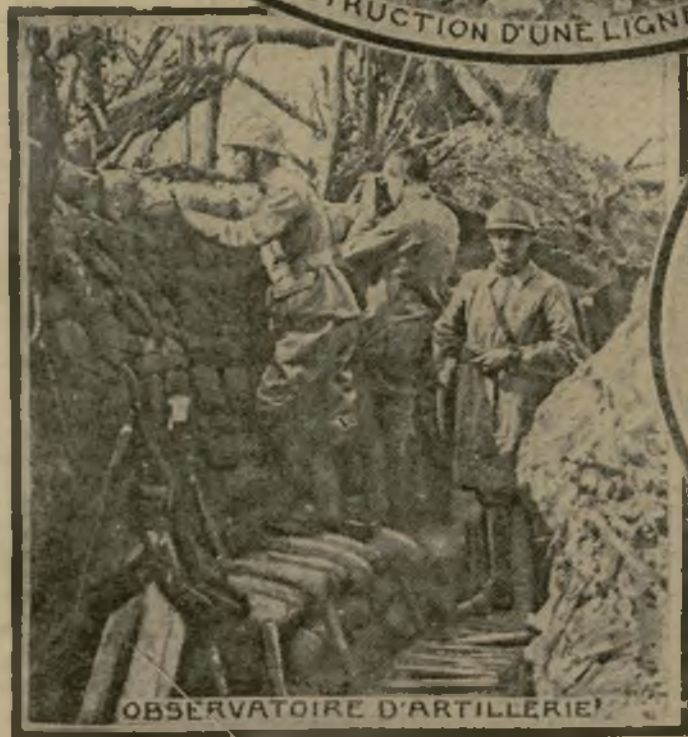
DEFILE D'UNE BATTERIE DE 155 LONGS



CONSTRUCTION D'UNE LIGNE DE DÉFENSE



ENTRÉE D'UNE GALERIE DE MINE



OBSERVATOIRE D'ARTILLERIE



CANON DE 164 DE MARINE DANS UNE CASEMATE

Nous sommes enfin entrés dans la période des longs et beaux communiqués. Chacun d'eux nous instruit un peu plus de la progression de nos troupes et des succès remportés par nos alliés sur le front picard. Non seulement nous résistons brillamment à Verdun tandis qu'à l'autre extrémité du front occidental notre action offensive nous permet de reconquérir village après village, mais encore, sur d'autres points de la ligne de combat, en Champagne, dans l'Aisne, hier en Alsace, se dessinent des mouvements qui pourront avant peu prendre une plus grande importance.

(Clichés Section photographique de l'Armée.)



## LES CONTES D'EXCELSIOR

### L'OREILLE

Les coqs annonçaient l'aurore d'une voix si claire qu'il fallait qu'ils eussent bien la certitude de ne se pas tromper. En attendant, il semblait que le jour hésitât à se lever sur les marais et sur les bois de la Sologne : on aurait pu croire que, dormeur paresseux, il resterait longtemps encore à se frotter les yeux avant de les ouvrir.

Ce n'était point le cas de Chantelat qui, par des sentiers à peine indiqués, rentrait d'un pas vif, sa casquette enfoncée jusqu'aux oreilles. Il sifflait, parfaitement réveillé, mais entre ses dents, par vieille habitude de braconnier qui ne tient pas à signaler sa présence. Parfois, un lapin détalait à quelque distance. Chantelat, qui le devinait plus qu'il ne le voyait, pensait : « Si j'avais mon fusil, vieux, je te dirais deux mots. » Chaussé de sabots légers qui glissaient sur l'herbe, il portait une espèce de redingote rustique en velours et à poches profondes.

Tout à coup, à la corne d'un bois de sapins, il se trouva face à face avec Trillebaut, le plus vieux gendarme, et le plus malin, de la brigade. Comment cela s'était-il produit ? Chantelat n'en savait rien, mais il n'ignorait pas que le vieux eût plus d'un tour dans son sac. Il s'arrêta net, tandis que Trillebaut, de ses petits yeux qui luisaient sous de gros sourcils, faisait sans doute semblant de chercher à distinguer qui il avait devant lui.

— Ah ! dit-il, c'est toi, Chantelat ? Et ça va toujours comme tu veux ?

Il avait vu Chantelat débiter dans le métier, bien qu'il ne pratiquât le braconnage qu'à l'occasion, comme beaucoup de paysans qui n'y voient point malice. De quinze ans plus jeune, Chantelat ne le tutoyait pas, par respect pour son âge et pour l'autorité qu'il représentait.

— Ma foi, répondit-il d'une voix un peu embarrassée, pour aller, je ne peux pas dire que ça n'aille pas.

— Tu aurais bien pu venir me serrer la main quand tu es passé à la gendarmerie faire viser ta permission. Est-ce qu'on n'est pas d'assez vieilles connaissances ?

— Dame ! Pour ça !... dit Chantelat, qui avait l'air d'être au supplice.

— Et qu'est-ce que tu fais donc dehors de si bonne heure, ou si tard ? Je croyais que, quand on revient du front, on avait des envies de se flanquer du sommeil jusque-là ?

— Oh ! fit Chantelat. J'ai pris un bon acompte avant-hier en arrivant, et la nuit dernière. A présent, je n'ai plus d'arrière. Tout à l'heure, je me retournais dans mon lit : pas moyen de fermer l'œil. Alors, je me suis levé et je suis parti me promener.

Trillebaut l'examinait curieusement et en ayant l'air de rire dans ses moustaches. A la faveur du jour qui se décidait à se lever, Chantelat s'en aperçut bien et, visiblement, son malaise ne fit qu'augmenter.

— Voyons, monsieur Trillebaut, dit-il, c'est-il que par hasard vous ne me croiriez pas ?

— Mais sûrement que si ! Je te crois. Je sais bien que tu n'as pas l'habitude de mentir. Dans le temps, quand je te prenais sur le fait, je te prenais. Et c'était tout.

Tout en devisant, il changeait à chaque instant de position, tournant autour de Chantelat qui, comme sans le faire exprès, pivotait sur lui-même, de sorte que Trillebaut ne pouvait jamais le voir que de face.

— Tu es donc sorti avec ton paletot de velours ? dit-il.

— C'est à cause de la matinée qui est fraîche, interrompit Chantelat.

— En as-tu mis, dans ces poches, des perdrix, et des faisans, et des lièvres, et des lapins ! Ah ! farceur ! dit Trillebaut en éclatant de rire et en lui tapant sur l'épaule comme pour le forcer à se retourner. Mais Chantelat déjoua la manœuvre.

— Ma foi, dit-il, aujourd'hui je peux bien vous dire que vous ne m'avez pas pincé à chaque fois. Et puis, au fond, je ne faisais de mal à personne. Tout ça, voyez-vous, quand on a fait la guerre comme moi, ça n'a plus beaucoup d'importance.

Et Chantelat, s'animant, conta la vie que depuis plus d'un an il menait dans les tranchées. Sur la manche gauche de sa capote, il avait une première brisque rouge au-dessous de laquelle, dans quelques mois, une autre serait cousue. Il parla fusillades, bombardements, factions au créneau, attaques à la baïonnette, fusants, percutants, shrapnells, mitrailleuses. Trillebaut l'écoutait avec attention, oubliant de chercher à le voir de biais ou de derrière. Ils étaient là, maintenant, en face l'un de l'autre, comme deux vieux amis.

— C'est sûr, dit Trillebaut, que tu risques plus que moi à me promener la nuit pour trouver des délinquants.

— Dame, réfléchit Chantelat, chacun son métier. Vous, monsieur Trillebaut, vous êtes trop vieux pour y aller. Et les contraventions, ça marche toujours ?

— Comme ci, comme ça, dit-il. Ces temps-ci où la chasse est défendue, ça donne encore assez. Allez ! Au revoir. Et, si tu as l'occasion de repasser par la gendarmerie, n'oublie pas de venir me voir.

Comme heureux d'en être quitte à si bon compte, Chantelat, au moment même où Trillebaut lui serrait la main, se tourna de biais, instinctivement, pressé de partir. Alors Trillebaut vit un spectacle qui le ravit d'aise : d'une des poches de derrière de la redingote sortait, toute droite, une oreille de lapin. Réprimant un sourire, il s'arrangea de façon à ce que Chantelat ne s'aperçût de rien, mais son envie était trop forte. Et, comme on fait aux gamins pour les corriger, il tira l'oreille au lapin pour le punir de s'être laissé prendre au collet.

Henri Bachelin.

## TRIBUNAUX

### L'affaire Lombard en revision

Le conseil de revision, siégeant au Cherche-Midi, commencera, lundi prochain 10 juillet, à 2 heures, l'examen des pourvois de certains condamnés de l'affaire Lombard : le docteur Lombard, le docteur Laborde, Garfunkel, Abraham Weill, etc.

Les débats seront présidés par M. Bédorez, conseiller à la Cour. Le rapport sera fait par le président Cournaud. Le colonel Augier, commissaire du gouvernement, tiendra le siège du ministère public. Les moyens de revision des condamnés seront présentés par M. Bailly, Ducas de La Halle, Charles Philippe et Loewel.

M. Badry, avocat à la Cour suprême, s'appuiera principalement sur une omission du jugement du troisième conseil de guerre ne contenant pas la mention expresse que lecture de ce jugement a été faite en audience publique.

Ajoutons qu'en ce qui concerne le docteur Saint-Maurice, qui s'était pourvu en revision, l'action publique est éteinte par suite de sa mort récente. Le pourvoi en revision étant « suspensif », la condamnation prononcée contre le docteur Saint-Maurice n'est pas devenue définitive.

En revision, l'affaire tiendra plusieurs audiences.

### L'affaire des billets de banque belges

Après une laborieuse instruction, quatre non-lieux furent décernés, et, seul, fut poursuivi M. Jules-David Samuel, banquier à Bruxelles, réfugié à Paris depuis l'invasion allemande.

Il comparait, hier, devant la dixième chambre correctionnelle, sous l'inculpation d'avoir enfreint les prescriptions de la loi du 4 avril 1915, interdisant tout commerce avec l'ennemi. L'accusation lui reproche d'avoir tenté de négocier des valeurs et des billets de banque belges qui lui étaient transmis par une importante banque d'Amsterdam agissant pour le compte d'un établissement financier de Hambourg. Après récusation du substitut Roux et plaidoirie de M. Rodolphe Rousseau, le tribunal a remis son jugement à quinzaine.

## Nouvelles parlementaires

### Les secours aux réformés n° 2

La commission d'assurance et de prévoyance sociales de la Chambre a adopté le rapport de M. Pierre Masse sur les propositions de loi ayant pour objet d'assurer, sous certaines conditions, des secours à certaines catégories de réformés n° 2 qui se trouvent actuellement sans ressources. Elle a, en outre, chargé son rapporteur de continuer les pourparlers avec le ministre des Finances et le ministre de la Guerre en vue d'arriver à un accord quelle estime pouvoir être réalisé à bref délai.

### Les loyers au Sénat

La commission sénatoriale des loyers a commencé hier l'examen, en deuxième lecture, du projet sur les loyers. Comme nous l'avons dit, l'accord est maintenant complet entre la commission et le gouvernement.

### Le contrôle parlementaire

La commission de l'armée a commencé hier l'examen des conclusions de sa sous-commission du personnel au sujet des modalités de nomination des officiers de la Chambre aux armées.

Elle continuera aujourd'hui cet examen qui paraît devoir aboutir à l'adoption de la proposition formulée par sa sous-commission et rapportée, comme nous l'avons dit, par M. André Tardieu.

## Communiqués

La Société des Agriculteurs de France vient de créer sous le titre : *Bureau central des œuvres agricoles de guerre* un centre d'information destiné à mettre en rapport les unités, orphelins et veuves de la guerre et les personnes susceptibles de les employer à des travaux agricoles. Adresser toutes les communications au siège de la Société, 8, rue d'Adolphe.

**Lin-Carin**  
Les Pharmacies

**CONSTIPATION**  
**OBESITÉ**  
Maladies de la Vessie  
Graine émolliente hygiénique  
100% Sain, Fraîcheur, Santé.

## Le Sénat siège en Comité secret

La discussion en comité secret sur la situation diplomatique et militaire s'est ouverte hier, au Sénat, comme nous l'avons annoncé. La chose a été discrètement, sans tapage et sans bruit, et toutes choses se font au Luxembourg. On paraît dire que seuls les journalistes, contraindre à vacquer leur tribune et leur confortable petit appartement à l'antique chapelle de Brosse d'où ils ne vont ni n'entendaient rien, s'en sont aperçus.

Sur le coup de 2 h. 45, M. Antonin Dubost, président, ouvre la séance. Dans les tribunes, quelques, deux curieux : un à droite, un à gauche, contre, un nombre considérable de sénateurs, mais on n'en voit autant, me dit un huissier. Il est, dont les figures sont totalement oubliées.

Vif comme à l'ordinaire, M. Clemenceau est son fauleuil, à gauche — le fauleuil qu'occupe Victor Hugo. Il cause avec son voisin M. Monis dont le regard erre sur le banc du gouvernement ou ont pris place MM. Aristide Briand, Viviani, Ribot, Combes, le général Roques et plusieurs autres ministres.

La plupart des anciens présidents du Comité en sont, semble-t-il, le regard de M. Monis. Pourquoi pas moi ?

Car, il faut s'en souvenir, M. Monis a été président du Conseil !

Mais M. Antonin Dubost agite sa sonnette, procès-verbal adopté, il appelle la discussion d'interpellation de M. Bepmale sur la direction primée à la Défense nationale et sur la politique générale.

Je suis saisi de deux demandes de renvoi du Sénat en comité secret, ajoute-t-il.

La première, de M. Lantillac, n'a pas moins de soixante-quinze signatures ; la seconde est de M. Bepmale, Loubet, Ronby, etc...

Par assis et levée, le Sénat décide de se réunir en comité secret. Huit opposants : trois à gauche, cinq à droite, se lèvent à la contre-épreuve.

Et M. Antonin Dubost fait un grand geste :

— Huissiers, s'écrie-t-il, faites évacuer les tribunes et les couloirs !

Et à huis clos, à l'abri des regards et des oreilles des indiscrets, MM. les sénateurs travaillent au questionnaire...

Sur le trottoir, devant le palais du Sénat, factionnaire monte la garde devant sa guérite. Huissier, un gardien de la paix, pas un seul curieux. La population parisienne attend le communiqué.

## ATTENTION !

MM. les Sénateurs, ne confondez pas

Hier a été distribué au Sénat un rapport de Henry Chéron sur la proposition, dont il est l'auteur, relative à la préparation militaire obligatoire des jeunes Français.

Cette proposition et ce rapport s'inspirent, à ne pas douter, du meilleur esprit patriotique. Mais ils comportent — l'un et l'autre — une confusion, dont il semble bien que M. Chéron ait vaguement l'intuition, s'il n'en a pas eu le sentiment net. La question, un peu nouvelle, de la préparation la meilleure à la guerre est assez connue pour que ceux qui la veulent traiter y apportent une précision soignée.

M. Chéron écrit dans son rapport :

Quand la paix sera revenue, quand il faudra seulement reconstituer ce pays dans ses forces matérielles, mais les décupler après le triomphe, ne sera pas nécessaire que les artisans de la France de demain soient des hommes vigoureux, robustes, ardents, que les muscles soient aussi solides et alertes que l'intelligence et le courage ?

Parfait. Mais faire des hommes vigoureux, robustes, ardents, dont les muscles soient aussi solides et alertes que l'intelligence et le courage, n'est point l'affaire de la préparation militaire telle qu'elle est conçue aujourd'hui. C'est l'affaire de la préparation physique — disons même sportive — ce qui est tout à fait différent.

Excelsior l'a déjà dit, et ne craint pas de le répéter : l'essentiel c'est de mettre le plus grand nombre de jeunes gens possible en état de supporter le mieux possible les fatigues du métier militaire et de la guerre. Il ne s'agit donc point de l'apprendre, des seize ans, la routine d'un métier qu'ils ont largement le temps de s'assimiler pendant le séjour qu'ils feront à la caserne. L'essentiel, c'est l'éducation physique obligatoire. Or, à l'état actuel des choses, la préparation militaire est tout à fait insuffisante au point de vue développement physique.

C'est pour cela que la proposition de M. Chéron si louable qu'elle soit en son principe, doit subir avant que le Parlement ne la vote, les modifications urgentes sans lesquelles elle sera pour l'inopérante. — J. M.



## BLOC-NOTES

### NOUVELLES DES COURS

— Mme Pierre Mille, femme de notre distingué collaborateur, connue comme statuaire sous le nom de Yvonne Serouy, et qui a été victime d'un accident d'automobile, boulevard du Palais, est dans un état de santé beaucoup plus satisfaisant.

— S. A. R. le prince héritier de Monténégro, venant du Cap-Martin, est arrivé à Paris. La princesse Miliza, sa femme, l'avait précédé, venant de Bordeaux.

Le prince héritier attendra la venue du roi de Monténégro à Paris et se joindra à lui lors de la visite de gratitude que le souverain doit faire au président de la République et au gouvernement, après un séjour à Vichy, où le roi compte se rendre des vendredis.

— N. A. I. le prince Roland Bonaparte, qui a été assez souffrant ces derniers temps, est à présent complètement remis.

### INFORMATIONS

— De Pétrograd, on annonce que lady Aybitt Grey, qui représente le Comité britannique de la Croix-Rouge dans la colonne sanitaire anglo-russe sur le front, a été blessée grièvement, quoique sa vie ne soit pas en danger, au cours d'un essai de lancement de grenades à main.

Un fragment de grenade pénétra par accident dans l'œil blindé où se trouvait lady Grey, qui fut atteinte à la joue gauche et au maxillaire supérieur.

La blessée a été transportée à Pétrograd.

— M. et Mme W. K. Vanderbilt sont arrivés en France, venant de New-York (New-York Herald.)

### BIENFAISANCE

— Le Comité de l'Assistance aux déportés d'Alsace, présidé par Mme Jules Ferry et le général de Lacroix, a tenu hier, au service de santé, quatre automobiles dentaires, parfaitement aménagées et qui seront prochainement dirigées sur le front.

Le président de la République et Mme Raymond Poincaré, accompagnés du général Dupargue et du colonel Kennaud, assistaient à cette présentation qui a eu lieu au siège de l'œuvre, avenue des Champs-Élysées, 72, et ils ont adressé leurs plus vives félicitations à Mme Jules Ferry ainsi qu'à ses collaboratrices si dévouées.

### MARIAGES

— Dans l'intimité vient d'être béni, en l'église de Levallois, le mariage du colonel Pressoir, du 1<sup>er</sup> cuirassiers, avec Mme Lefèvre, née Rouffiac.

### NAISSANCES

— Mme Michel Klecker de Balazuc-Barbason, femme du sergent au 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, a mis au monde une fille, qui a reçu le nom de Ghislaine.

### DEUILS

— À l'église épiscopale de la Sainte-Trinité, avenue de Palma, un service religieux a été célébré, hier matin, à la mémoire de l'aviateur américain, sergent Victor Chapman, tué au cours d'un combat héroïque près de Verdun.

Le révérend Ashman a retracé en termes élevés la vie du jeune Américain.

Dans l'assistance : M. Sharp, ambassadeur des États-Unis, et tout le personnel de l'ambassade; le chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas; le lieutenant-colonel Girard, député du Doubs, inspecteur général de l'aviation; le capitaine Thénault, commandant l'escadron américain; les aviateurs Thaw, Prince, etc.; le capitaine Blum, inspecteur des écoles d'aviation.

Un service funèbre a été célébré à Pétrograd, en l'église Notre-Dame-de-France, à la mémoire du lieutenant aviateur français, M. Paléologue, qui a été tué sur le front russe. M. Paléologue, ambassadeur de France, tous les officiers français résidents à Pétrograd, la colonie française et de nombreuses autorités russes ont assisté à la cérémonie. Un bataillon de l'école d'aviation russe a rendu au défunt les honneurs militaires.

#### Nous apprenons la mort :

De M. B. Marinovich, ingénieur, officier de la Légion d'honneur, fils du diplomate distingué, qui fut ministre de Serbie à Paris, ancien élève de l'École centrale, l'un des pionniers du canal de Panama. Il laisse une jeune fille et trois fils, deux sont officiers d'artillerie dans la garde russe sur le front; le troisième s'est engagé dans l'armée française.

De M. Henri Bernadac, architecte D. P. L. G., capitaine au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie, mort pour la France, le 24 mai, âgé de trente-trois ans. Ses deux frères aînés, lieutenants de vaisseau, sont déjà tombés au champ d'honneur.

De Mme veuve Guillemont, décédée le 21 avril, à Seclin (Nord), âgée de quatre-vingt-trois ans.

De Mme Edouard Barbier, décédée le 30 juin, à Bourbonne-les-Bains, mère du colonel Barbier, commandant l'artillerie d'un corps d'armée, sur le front.

De Mme Georges Mégnin, femme de l'ancien industriel à Epinal, décédée le 1<sup>er</sup> juillet.

De capitaine Emile Tournier, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, mort pour la France.

De Mme Hatty Hecland Robinson Green, la femme la plus riche de l'Amérique et la plus grande financière du monde, décédée à New-York, âgée de quatre-vingt-deux ans.

De brigadier Marcel de Vaucorbeil, décoré de la médaille militaire et de la Croix de guerre, mort pour la France.

De l'entraîneur St. Georges Caulfield d'Arcy Irvine, décédé à Aix-les-Bains, âgé de quatre-vingt-trois ans.

De la marquise de Coud, née de Maulmont, décédée à soixante-neuf ans, au château de la Tour (Yonne). Mère du capitaine de Coud, du 4<sup>e</sup> chasseurs, de H. de Coud, de la cavalerie; et du lieutenant de Coud, du 4<sup>e</sup> dragons.

De R. P. Emile Blanc, missionnaire de la Congr. du Saint-Esprit, mort pour la France, âgé de trente-deux ans.

## Générosité d'un Américain

Une fois de plus, M. Mortimer L. Schiff, de New-York, a fait parvenir à M. le préfet de police une somme de 10.000 francs à répartir entre l'Office central d'assistance maternelle et infantile pour les mères et les enfants des soldats parisiens au front et l'Œuvre de l'Hôtel Biron, dans l'intérêt des enfants des mobilisés.

Visitez les GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ. Confections pour hommes, dames et enfants. Spécialité de vêtements militaires, de travail et de sport, chapellerie, chaussures. Parfumerie, articles de voyage, jardin et photographie. Cycles, voitures d'enfants. Mobiliers par milliers.

## LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

## THÉÂTRES

### LA MUSIQUE DES « SCOTCH GUARDS » S'ERA CE SOIR A PARIS

Ce soir à 8 h. 50 la musique de la Garde Écossaise débarquera à la gare du Nord. On sait qu'elle vient à Paris pour donner samedi et dimanche prochains, sous la direction de son chef, M. Wood, dans les jardins de Versailles, deux grands concerts au bénéfice d'œuvres de guerre et d'assistance théâtrale.

Les « Scotch Guards » ont conservé les costumes et les usages des siècles passés, sauf peut-être le cymbalier de leur musique qui était toujours un magnifique nègre, revêtu d'un uniforme bizarre et féla-luit.

Au commencement du siècle dernier, la musique de la Garde Écossaise était encore composée en majeure partie d'instruments quelque peu barbares et plus ou moins harmonieux : serpents, trompettes droites et trompettes recourbées, tambours et cymbales, et quelques hautbois. Elle est devenue une des meilleures musiques militaires britanniques. Le chef actuel, F. W. Wood, occupe ce poste d'honneur depuis seize ans. La musique de la Garde Écossaise compte 66 musiciens. A Londres et au château royal de Windsor, elle est appelée à prendre part aux cérémonies officielles et aux fêtes de la Cour. Selon l'usage, la moitié seulement de l'effectif est envoyée au front, l'autre moitié reste en Angleterre pour assurer le service de la Cour.

En plus de la musique, chaque bataillon du régiment de la Garde Écossaise possède une compagnie de joueurs de cornemuse, les « Bagpipers », qui portent encore le « jupon », costume national des anciens gardes des Stuarts. Une de ces compagnies suivra la musique à Paris et nous offrira le spectacle unique de la « Danse du Sabre » et de ces vieilles danses écossaises qui font les délices des « Highlanders ».

Une fillette obtient le premier prix de piano au Conservatoire. — Le concours de piano (femmes) au Conservatoire a révélé un talent aussi jeune que prestigieux : celui de Mlle Brard (classe de M. Corbiol) qui n'a pas encore treize printemps. C'est elle qui, en effet, s'est vu décerner le premier prix, à l'unanimité, et elle a remporté ainsi le prix d'excellence, selon les dispositions du nouveau règlement. Mlle Madeleine Brard avait obtenu l'an dernier le second prix. Elle a voulu mieux faire, et l'on voit qu'elle y a superbement réussi. Le thème choisi par le jury était : « Variations symphoniques (op. 13) de Schumann, dont on connaît moins les difficultés techniques que la richesse d'expression ».

Un chef d'orchestre français à La Haye. — Scheveninghe a, comme toute ville d'eau qui se respecte, un kersaal avec un orchestre. Celui-ci ne se contente pas de jouer le répertoire du kersaal, il y a trois ans, on y entendait l'orchestre Lamoureux, dirigé par Chevillard. Il a fait place depuis l'an dernier au Residentie Orkest de La Haye, dirigé par un autre chef français, M. René Baton, l'un des compositeurs les plus intéressants de la jeune école française, et l'ancien chef d'orchestre de la troupe des ballets russes de M. Serge de Diaghilev. M. René Baton fait à sa manière, avec tout le tact voulu, d'utile propagande française. En deux saisons de Scheveninghe, il a fait connaître aux Hollandais plus de musique française ou russe qu'ils n'en avaient entendue en vingt ans. Il les initie notamment, autant qu'il le peut, au magnifique renouveau musical qui s'est manifesté en France depuis Lalo et César Franck, et, ce faisant, il répond à un vœu de la critique hollandaise (M. Maïlis Vermeulen a bien souvent plaidé dans le *Telegraaf* et la *Nieuwe Amsterdammer* en faveur de l'école française et de l'école russe trop peu connues dans son pays). Tout cela n'empêche point M. Baton de diriger souvent — et fort bien — du Beethoven et du Wagner et même des œuvres exquises, trop peu connues, de Schubert et de Mozart. Il a les admirateurs passionnés.

Les matinées de demain. — Théâtre-Français, *Electra*, les *Femmes savantes*; Apollo, *Athènes*, *Bouffes-Parisiens*, *Palais-Royal*, *Porte-Saint-Martin*, *Renaissance*, *Variedades*, *Vau-deville*, même spectacle que le soir.

### MERCREDI 5 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *George Dandin*, les *Deux Gendres*, *L'Épave*.  
Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, *Manon*.  
Athénée. — A 8 h. 30, *Louise* (dimanche, matinée).  
Apollo. — A 8 h. 15, les *Saltimbanques*.  
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Mon Bébé*.  
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *Le Château de la mort lente*. (Matinée mercredi, à 2 h. 45).  
Gymnase. — A 8 h. 45, *La Charette anglaise*.  
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *Le Secret de Samson*.  
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue (dimanche, matinée).  
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *Le Chemineau* (mardi, jeudi, samedi, dimanche, matinée dimanche).  
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flamée* (sauf lundi : matinée jeudi et dimanche).  
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lybès); *Où allons-nous ce soir?* (Mat. jeudi et dim.).  
Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Échange*.  
Tramont-Lyrique. — A 8 h., les *Monsieur et le couvent*.  
Variedades. — A 8 heures, *Mademoiselle Boy-Scout*.  
Vau-deville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-66). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions.  
Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *les Noces sanglantes*; *l'Armée d'Orient*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Mmc. 10-73.  
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 heures à 11 heures, spectacle permanent.  
Omnia-Palé. — Papa Bullin (Krauss); *Nedra* (roman d'aventures); *Rigadin avance l'heure*. Actualités militaires; *les Justiciers marins*, etc.  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.  
Tivoli-Cinéma. — *La fuyée de l'océan*; *la Villa du mirage*.

### La fermeture des cafés

M. Maury, ministre de l'Intérieur, a donné des instructions pour que, dans toute la France, l'heure de fermeture des cafés et débits de boissons ne dépasse jamais 10 heures du soir. Pour Paris, l'heure de fermeture reste fixée à 10 h. 30.

## LES SPORTS

### CYCLISME

La Coupe d'Excelsior. — Dimanche, au Parc des Princes, au cours de la réunion patronnée par notre journal, sera courue, comme nous l'avons annoncée, la « Coupe d'Excelsior ». Cette épreuve, à l'américaine, va grouper les cracks que le public a applaudis aux réunions précédentes. Rappelons aux jeunes cyclistes qu'il y a assez de prix au programme pour que tous puissent avoir l'espoir d'en profiter; que la « Coupe d'Excelsior », aussi bien que les deux autres courses de vitesse sont ouvertes à tout cycliste, quel qu'il soit, et que les engagements sont reçus jusqu'à jeudi soir.

### ATHLETISME

« Les sports et la Défense nationale. » — Sous cette rubrique, notre confrère *Sporting* vient d'ouvrir une enquête sur la place que doivent prendre les sports dans les méthodes d'éducation nationale. L'enquête est d'autant plus intéressante que la question de la préparation militaire, que l'on tente de rendre obligatoire, est en ce moment agitée. Cette question prend une tournure qui apparaît comme tellement contraire à une solution exacte et efficace que nous ne pouvons que féliciter *Sporting* de son opportune enquête.

Parmi les réponses reçues, citons celle du général Franchet d'Espèrey :

« En encourageant et en développant le goût des sports dans tous les milieux, on obtient une jeunesse plus robuste, plus agile, mieux préparée à résister aux fatigues de la guerre et à livrer tous les combats de la vie. »

« Les heures passées en plein air dans une salie et virile émulation sont tout profit pour la race, surtout pour ceux qu'elle détournent du cabaret. »

Et cette opinion brève du maire de Lyon :

« Ma réponse est dans un acte. Je construis à grands frais un stade. C'est nous dire que je crois à la nécessité de la sélection de la race par l'exercice et le grand air. Il nous faut des milles. La sport agit dans ce sens. Puisse-t-il nous aider et nous délivrer de l'alcool, cette pourriture ! »

### HIPPISME

Remise de courses à Saint-Sébastien. — La seconde journée de courses, qui devait avoir lieu hier à Saint-Sébastien, a été remise à aujourd'hui, à cause de la tempête qui s'est abattue hier sur l'Espagne.

### UNE ŒUVRE UTILE POUR NOS SOLDATS

### La rééducation de la parole

Un cours gratuit d'orthophonie (rééducation de la parole et de la voix) est ouvert, 14, boulevard Raspail, au Cercle militaire du septième arrondissement.

Ce cours a lieu deux fois par semaine, le mardi et le samedi, de 2 heures à 4 heures (Métro Nord-Sud, station Rue-du-Bac).

Cet enseignement phonique et phonétique s'adresse :

1° Aux soldats dont le trouble de langage provient de choc nerveux, de commotion cérébrale ou autres accidents cérébraux : bégaiement, aphasie, paralysie, mutisme, aphonie, etc., et à tous ceux qui, bien que possédant la faculté de la parole automatique sont atteints de paralysie dans l'exécution volontaire de la parole.

2° Aux soldats opérés à la face et ayant besoin d'une rééducation spéciale, lorsque la prothèse articulaire et par suite en a compromis le bon fonctionnement.

## Faits divers

### PARIS

Une fillette tombe par la fenêtre. — Vers midi, hier, la petite Lucienne Legros, âgée de dix-huit mois, ayant été laissée seule au logis paternel, 11, rue des Capuciers, est tombée dans la rue d'une fenêtre du premier étage.

La pauvre petite s'est fracturé le crâne, et c'est dans un état alarmant qu'elle a été admise à l'hôpital Trousseau.

Accident du travail. — Dans l'après-midi d'hier, à 3 heures, M. Maurice Lefèvre, âgé de quarante-six ans, ouvrier électricien, demeurant 23, avenue Launay, à La Blanc-Mesnil, employé au service de la Compagnie parisienne d'éclairage, réparait une boîte en face du numéro 207 du boulevard Voltaire, quand, soudain, les plombs firent explosion.

M. Maurice Lefèvre a été brûlé au visage et aux mains.

### DÉPARTEMENTS

Un père tue son fils d'un coup de fusil. — HAZARD. — A Bussy, près de Aves-sur-la-Lys, au cours d'une scène de famille, un marchand-fermier, nommé Casimir Lartisien, a tué son fils d'un coup de fusil. Le meurtrier a été arrêté et déposé.

Le danger des lampes à essence. — TROTTORS. — Le curé de Saint-Pierre-d'Issy, seigneur de Cambrès (Aveyron), remplissait d'essence une lampe, quand le feu prit à ses vêtements. Il est mort des suites de ses brûlures.

### BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville — Paris  
Envoi franco à échantillons avec Non-Prime contre 2 fr. 00.



## BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 4 juillet 1916

Nombreuses averses depuis hier soir; d'autres se préparent, car, depuis midi, le temps est nuageux, brumeux, mais lourd et assez chaud.

Assistance nombreuse dès midi à notre Bourse. La culture et le commerce se renseignent, car l'époque est décisive, et la température joue un grand rôle. Le cours des blés s'en ressentira à notre grand marché de demain. Aujourd'hui, on se tâte aux prix antérieurs: Blés, 33 à 34 fr.; Sons, 16 à 16.50; Seigle, 30.50 à 31; Orge, 50 à 51 fr.; Avoine, 38 à 40 fr., Paris.

Les demandes de sucre affluent; elles sont supérieures aux quantités mises à la disposition des détaillants: Opérateurs, confiseurs, pâtisseries, fabricants de confitures et de fruits confits, maisons de gros, etc.

L'huile de colza n'est pas cotée; Huile de lin, 127 fr. Baisse générale aux Halles centrales, où les arrivages de Fruits et Légumes sont abondants: haricots, tomates, pêches, amandes, etc. Les revendeurs ont pu faire une concession de 20 à 40 fr. O/O. Beurres et Œufs, seuls, se maintiennent. La viande a suivi le même mouvement, par suite d'abondants arrivages et aussi à cause de la température orageuse.

Vins. — Cote officielle établie par les courtiers de marchandises assermentés: Récolte 1915, marchandises courantes franco quai

ou gare Paris, conditions habituelles pour la vente au commerce de gros: Bordeaux ordinaire, 800 à 850 fr. le tonneau nu; blanc entre deux mers, 725 à 775 fr. le tonneau nu; vins blancs du Gers, 700 à 725 fr. le tonneau nu.

On cote à l'hectolitre nu: Aramon 7 à 8 degrés, 73 à 76 fr.; Montagne 9 degrés, 76 à 80 fr.; Minervois et Corbières 10 degrés, 80 à 86 fr.; Roussillon 10 à 11 degrés, 80 à 90 fr.; Algérie rouge de 11 à 12 degrés, 82 à 86 fr.; Algérie blanc de 11 à 12 degrés, 82 à 86 fr.; Espagne rouge de 10 degrés 1/2 à 11 degrés, 80 à 84 fr.

## INFORMATIONS ET NOUVELLES

Le prix des Fourrages et autres denrées nécessaires à la nourriture des bestiaux, qui sont fournis par le régisseur du marché aux bestiaux est fixé, du 1<sup>er</sup> au 31 juillet 1916 exclusivement, pour les premières quantités, ainsi qu'il suit:

Fourrages (les 100 bottes de 5 kilos): Foin, 87 fr.; Luzerne, 90 fr.; regain de luzerne, 87 fr.; Saintfoin, 87 fr.; Trèfle, 87 fr.

Paille (les 100 bottes de 5 kilos): de Blé, 66 fr.; de Seigle, 54 fr.; d'Avoine, 57 fr.

Issues (les 100 kilos): Farine d'Orge, 25 fr.

## METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili, disp. 102 1/4, liv. 3 mois 98; électrolytique, 131; étain, comptant 172 1/2, liv. 3 mois 173; plomb anglais, 29; zinc, compt. 48; argent, l'once 34 gr. 1.035, 34 d.

## La Bourse de Paris

DU 4 JUILLET 1916

Le groupe de nos rentes a encore bénéficié d'une grande animation, les progrès de l'offensive anglo-française avant, comme nous l'avons déjà constaté la veille, une répercussion très marquée sur ces titres: les demandes très nombreuses ont, en effet, permis à notre 3 0/0 d'atteindre le cours rond de 63 francs contre 62 fr. 60 précédemment, tandis que le 5 0/0 passait de 86.20 à 86.50.

On est plus calme parmi les emprunts étrangers, à l'exception du Russe consolidé qui s'améliore de 75.90 à 76.90; 1874, 82.40; 1909, 80.95; Extérieure espagnole, 99.55; Serbe 1909, 310. Banques peu animées: Banque de France, 4.295; Lyonnais, 1.183; Comptoir d'Escompte, 773. Peu de modifications parmi les chemins de fer: Orléans, 1.200; Est, 920. Lignes espagnoles soutenues: Saragosse, 454; Nord-Espagne, 455. Capitaux français: Rio, 1.760. Aux valeurs diverses, le Suez s'inscrit à 4.500; Métro, 410; Nord-Sud, 425.

Enfin, en clôture, les industrielles russes s'établissent en bonne orientation, surtout la Pouta à 1.076 contre 1.062; Maïzoff, 600; Bakou, 1.345.

## COURS DES CHANGES

Londres, 23.13 1/2; Suisse, 114 1/2; Amsterdam, 245; Pétersbourg, 152 1/2; New-York, 590 1/2; Italie, 93; Barcelone, 600.

## ENTÉRITES

et MALADIES GASTRO-INTESTINALES  
Diarrhées vertes des nourrissons, Entérite muco-membraneuse, tuberculeuse; Constipation, Accidents appendiculaires, Fièvre typhoïde, Maladies du Peau, Acné, Eczéma, Furoncles, etc.

GUÉRISON CERTAINE par l'usage de l'

## ANIODOL

Le PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE

sans Mercure ni Cuivre

Régénérant énergiquement l'antiseptisme intestinal,

à la dose de 50 à 100 gouttes par jour

d'ANIODOL INTERNE

dans une tasse de sucre d'orange.

Prix: 3,00 dans toutes Pharm. — Renseignements et Brochures:

24 de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, Paris.

1.500 propriétés, villas, châteaux, etc., à vend. ou

1<sup>re</sup> liste env. fco. Boissetot, r. du Rocher, 56.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

## Le Plan Pangermaniste Démasqué

PAR

ANDRÉ CHÉRADAME

356 pages, 31 cartes originales. Prix: 4 francs

Chaque Français a intérêt à lire ce livre capital, à le faire lire autour de lui et à l'envoyer ensuite à ses « poilus » dans les tranchées.

Afin de faciliter la diffusion vraiment nécessaire de ce livre, il sera adressé à domicile, par paquet postal recommandé, sans supplément de prix.

Envoyer mandats (4 francs) à PLON, éditeur, 8, rue Garancière, PARIS.

## MATELAS MILITAIRE

Dimensions 2<sup>m</sup> x 0<sup>m</sup> 75. Poids 4 k<sup>900</sup>

DEMANDEZ NOTICE EXPLICATIVE

à l'Oreiller Militaire Français

NANTES (Loire-Inférieure).

## PASSEZ L'ÉTÉ

## CHAMONIX au pied du MONT-BLANC

et de ses incomparables glaciers

A 14 heures de Paris — Haute-Savoie (France) — Trains directs

LA REINE INCONTESTÉE DES STATIONS ALPESTRES FRANÇAISES

## CURE D'AIR ET DE REPOS

Les plus belles excursions — Tous les Sports — Casino

SAISON DU 15 MAI AU 15 OCTOBRE

Pour renseignements et Guides illustrés: s'adresser Service de la Publicité, Mairie de Chamonix

BULLETIN D'EXCELSIOR DU 5 JUILLET 1916

25

## LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

## CHAPITRE XIV

Le domaine de Joë Bradway

Mais ces forçats, dont les fautes comportaient en elles-mêmes leur excuse, n'étaient point des pécheurs endurcis...

Bradway avait su les frier, les deviner...

Bradway les avait régénérés...

Bradway les avait ramenés au Bien...

En eux, maintenant, brûlait le feu sacré de toutes les vertus...

Et ces vertus n'avaient jamais été qu'en sommeil au fond de leurs consciences auxquelles personne n'avait permis de s'épanouir magnifiquement et de faire entendre une voix qu'on avait intentionnellement étouffée dès qu'elle avait jeté ses premiers vagissements.

A l'heure même où Bradway triomphait, à la seconde où sa puissance s'affirmait, les gens d'Argirib-City, en grappes sur la jetée du port atten-

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

daient, mais en vain, le retour mystérieux des taches bleues qui brillaient sur la mer.

## CHAPITRE XV

Deutschland über Alles

Jean Widerski, en quittant le petit Jack, n'avait plus qu'une hâte: retrouver son père, et, adroitement, obtenir confirmation de ce que lui avait dit le nain.

Penché sur son volant, emporté dans un vertige de vitesse, Jean, avec un sang-froid surprenant, établissait son plan de conduite.

Maintenant, il devinait aisément les mobiles qui avaient poussé son père à le jeter dans les bras de miss Edith.

En le mariant, lui, le dévoyé, le gâcheur d'or, à cette perle de douceur, de beauté et de bonté, son père n'avait qu'un but: faire entrer dans « cette maison du bonheur » la tristesse, la désillusion, l'angoisse et la ruine.

En se convainquant de cela, Jean frissonna douloirement de la nuque aux talons...

Son père l'utilisait comme instrument de malheur!

Il en venait à murmurer, la rage et la colère au cœur:

— Qui sait?... Si mon père ne m'a jamais guidé, conduit dans le bon chemin, c'est peut-être qu'il rêvait depuis toujours de faire de moi sa vivante vengeance?...

Horrible soupçon!

Horrible soupçon que tout paraissait autoriser...

Et Jean devinait aussi les raisons qui avaient guidé Argirib lorsqu'il avait paru disposé à donner sa fille au fils de son plus mortel ennemi.

Refuser net, c'était inutilement s'exposer aux coups du monstre qu'était Widerski.

Ne pas repousser ses propositions, c'était, d'a-

bord, gagner du temps et pouvoir, plus aisément, surveiller le louche personnage.

Et Widerski était tombé dans le piège!

Jean, une moue de mépris aux lèvres, haussa les épaules...

Maintenant, il savait ce qui lui restait à faire. Son cœur, son âme avaient enfin parlé.

D'avoir surpris les tendres enlacements de James Perry et d'Edith, cela lui avait valu de souffrir atrocement...

Mais cette « bonne souffrance » l'avait comme définitivement purifié.

Depuis une heure, il voyait clair en soi...

Depuis une heure, il sentait palpiter sous sa chair un autre homme, digne, vraiment, d'aimer Edith et d'en être aimé.

Mais, hélas! il était trop tard...

Une buée de larmes obscurcit son regard, et il bégaya, entre deux courts sanglots:

— Il vaut mieux, après tout, qu'il en soit ainsi...

Cette grande douleur m'est salutaire... J'agonise terriblement... Soit!... Et qu'elle soit bénie, cette noble créature qui vient, sans s'en douter, de m'ouvrir toute grande, une porte sur le soleil d'une vie magnifique et nouvelle...

Il frissonna d'enthousiasme...

Un cri de joie fusa de sa gorge...

Délivré du Mal, il aspira à longues goulées l'air pur de la nuit qui le pénétrait d'une calme volupté; volupté quasi paradisiaque...

En songeant à son proche passé, il murmura:

— Vers quel abîme... vers quelle désolance n'allais-je pas?...

Et, soudain, il bloqua ses freins... Il était arrivé devant le palais paternel.

Sautant lestement à terre, il s'éleva, au portier, devant lequel il passa en courant:



— Qu'e  
Le Chi  
Jean, e  
large pe  
l'honneur  
Après a  
e couven  
vers l'esc  
degrés g  
lapis d'O  
Au dou  
reusa fac  
père, il c  
— Mon  
— Non  
— Alon  
Jamais  
son père  
Widers  
Le don  
dit: —  
— Mas  
Jean e  
Si son  
de pénit  
close pou  
C'était  
consigne  
sible...  
Il ques  
— Mon  
— Non  
— Occ  
— Ou  
— Ave  
— Ja  
Jean f



# LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de transmettre les réponses aux « Petites Annonces ».

## DEMANDES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Jeune du monde ven. perdre fils unique. Verdon dés. p' avoir existence, s'occ. pend. vacances secrétaire sup. pers. dame comp. lectrice, chaper. jne fille, recherc. biblioth. Mme Lecour, 20, rue Bertheaux-Dumas, Neuilly-sur-Seine.

EMPLOI DE CONFIANCE recherché par monsieur 46 ans, énergique, expér., affaires; commerce, industrie; parlant anglais, directeur secrétaire, gérant usines, dépôts, missions, voyages, remplacement absent interim durant guerre. Références très sérieuses. — BANYET, 3, square de l'Opéra, Paris.

Jeune couturière fais. bon, tailleur, lingerie, dent. Jours, 3 fr. 50 et table. Ecr. Mme Pincou, 116, Bd Grenelle, Paris.

## CHEFS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Cuisinières  
 Maîtresse 20 a. fais. mén. d. pl. av. fem. ch. L. R., 36, av. Lena. Jeune dem. p' hant. lre année jne cuisinière sér. Place stable. Réf. verb. exigées. Ecr. Méry, 40, r. Victoire, qui convoquera.

## OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Photo Allevy, 67, r. Rivoli, dem. homme pour aide opération, repique et montage de photos. — S'adr. de 1 h. à 4 heures.  
 On demande employé quincaillerie articles ménage. — Ecrire : Perret, 107, rue Saint-Lazare, Paris.

## TESTAMENTS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Pour la faire soi-même et éviter les nombreux cas de nullité. Instr. et 34 formules, 5 fr. Revue Juridique, 4, sq. Mazarin.

## SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Mazarin.

## GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
 CARACTERE, APTITUDES, etc., par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie. 2 à 7 h., 1<sup>re</sup> 1. jours, dim. et fêtes. — Ecrire : Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup> arr.).

## DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
 BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. — Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup> arr.).

## CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

### On offre

#### MABETTE, ELEVEUR

Téléph. 225, à MONTREUIL (Seine).  
 131, Boulevard de l'Hôtel-de-Ville, à 7 minutes du Métro : Vincennes.  
 64 choix chiens policiers très rares, 1<sup>er</sup> âge, étalons sables, prix modér. Chiens de guerre et fox ratiers. Expéditions tr. pays. Garanties ser. Dressage à forfait. Pension hygién. Chien ouvert tous les jours.  
 English spoken



Id. Elev. toujours mâles et min. 1<sup>er</sup> âge. ch. marrons, noirs, rouges, blancs. Nombre. prix étr. Chiots rares. Mlle Longeon, Lisleux.

## POUR LES ORPHELINS

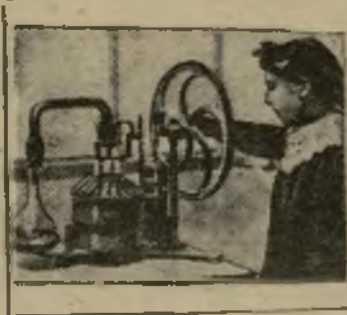
3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

### Province

JUAN-LUIS-PINE (Alp.-Mar.). M. et Mme Ed. Lecocq. Education enfants 5 à 16 ans. Villa toujours fleurie. Simplicité, beauté.

### ALIMENTATION

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.  
 VIN vieux 1913 à 2 fr. le litre. Fais perdre de 210 à 250 lit. Paiement mandat-poste en donnant la commande. — S'adresser : L. NILL, propriétaire, Narbonne (B.-du-Rhône).



### GLACE PURE EN 2 MINUTES

Notice franco

### MACHINE A GLACE « RAPIDE »

23, boulevard Sébastopol PARIS

DEMONSTRATIONS tous les jours de 10 heures à 12 heures et tous les jours à l'Exposition de la Cité reconstruite

H. L. OLIVIER de Nice, postal 5 kilos franco gare, 14 fr. — Villand, 49, rue Gubernatis, Nice (Alpes-Maritimes).

CAFFÉ grille du Havre, postal 5 kilos franco gare, 24 fr. — Montel, 40, rue des Marais, Paris (X<sup>e</sup> arr.).

H. L. OLIVIER surf. gar. ext. pure, vierge 1<sup>re</sup> press. Postal 10 k. feu dom. 23 fr. c. remb. — Elie Corcos, fabr., Tunis.

## FONDS DE COMMERCE

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Postes aux papeteries à réder av. 4,000 fr. Post. rapp. 1,500 fr. papet. 100 fr. p' mois ben. prouv. Hard, 41, rue Tiquetonne.

## CHEVAUX ET VOITURES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Coquet double PONEY bal à vendre, av. ou sans voiture, gérant pouv. être conduit par dame. On céderait aussi CHEVAUX HONGRES et entiers en plein service. Mlle MERCIER, Bureau Camionnage, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé (Seine).

## HOTELS

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.  
 Paris  
 RENA HOTEL, 14, rue Armaillé (Etoile). Chamb. lux. meubl. Eau ch. tél. bain. 3 à 6 fr., mois 50 à 100 fr. T. Wag. 74-93. Coquet p. à terre av. ll conf. m. de 4 à 8 fr. 70, r. Château-d'Eau.

## VENTE ET ACHAT DE PROPRIETES

2 fr. 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

### Paris

HOTEL PARTICULIER : belle réception, 4 chambres, conf. A vendre 250,000 francs. — Ecrire : GAUTIER, 16, rue de la Procession, Paris. — Intermédiaires s'abstenir.

### Province

A vendre, dans l'Orne, 2 petites propriétés, 25 et 30,000 fr. Occasions. Renseignem. M. Champrosay, Argentan (Orne).  
 TOURAINE. Petit casino aux portes de Tours : rivière, tramw. 15,000 francs. — MORAIS, 21, boulevard Heurteloup, TOURS.  
 Propriété rue ville Ouest, 3 h. Paris. Maison maître, 10 pièces, vue magnifique, gr. jardin agréable, potager, communs, à vendre 85,000 fr. Ecr. Gautier, 16, r. de la Procession, Paris.

## PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

### Banlieue

Pension famille ch. m., 30 min. Paris, 5 francs par jour. — Bos, 17, av. Montfichard, Villiers-sur-Marne (S.-et-O.).  
 Pension sér. instr. music., parlant angl., premi. pens. étrang. ou franç. ou enf., confort, home, gr. jardin, près Paris. Pour renseignem., écr. à Mme Fournier, Bureau restant N° 1, Paris.  
 Villa Beau Site, Le Vésinet, T. 81. Gd J<sup>r</sup>, pr. pens. p. m. Picard.

## Province

BEURRE-Besancon (Doubs). Famille prendrait j. gens pour vacances. Pension très confortable. Pays pittoresque, sain. Ecrire : Mme VITTE, 21, rue des Arts, Levallois (Seine).

## LOCATIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

### On désire

Cherche atelier artiste. Ecr. dét. Ligeron, Belignon (Marbiban).

### Province

Cieland. propriété meublée à louer pour la saison : cuis., s. à mang., sal., billard, 6 chamb., 2 mans., w.-cl. au 1<sup>er</sup>; 3. de bains, téléph., ombrages magn., jardin lég. bois, comm. 7 km. Bayeux, 4 km. mer. — S'adresser : P. Dufort, Bayeux (Calvados).

PONTOISE. A louer p' saison, 7 min. gare, villa nblée, 3 ch., ch. de b., s. à m., cuis., w.-cl., eau, gaz, gd jard., 2 entr. s. s. rtes, pêche 150 m. Oise. Ecrire : Belloncle, Pontoise (S.-et-O.).

## APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

### Paris

9, rue Gréville, g. St-Laz. Ent. neuf, ch. dog. av. on s. salon, bain, au midi, à la j. Tél. av. ville dans chamb. Centr. 09-83.

Gr. appart. meublé p' juillet, août, sept. : salon, 2 chamb., cab. de b., salle à mang. — S'adr. 10, boul. du Temple.

R.-de-ch m. 150 f. p. m. 3 p. m. 10, r. L. David (10<sup>e</sup> av. L. Mûn).

## LECONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Harmonie, piano, composition par compositeur. Correct, et arrang. manuscrits (musique). Leçons harmon. par correspondance. Ecrire : M. Drimval, 20, av. de Breteuil, Paris.  
 Mathémat., physique. — Wardle, ingénieur, 29, rue Mazarin.

## OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

### On offre

A meublements. A liquid. b. meubles 1<sup>er</sup> genr. fabr. av. guerre. Fabricants et Ouvriers réunis, 15, r. Piepus. M<sup>me</sup> Ruyto.

Plusieurs bons appareils photo. GOTTIN, Orléans (Nièvre).

LUNETTE nouvelle, verres RADIO-ACTIFS, pour le 1<sup>er</sup> la campagne, pouvant remplacer la jumelle. — Demander la notice à GIBBAL, 10, Maus.

Beaux meubles à vendre, 14, av. Colonel-Bonnet (XVII<sup>e</sup>).

### On désire

On ach. d'occ. reliée Histoire France d'H. Martin, rev. compl. P. de Kock et E. Zola. Env. pr. et dét. Donespied, 24, r. Lantier.

## VILLÉGIATURES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

### Côte d'Azur.

NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interméd. p' tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. Publiée.

### La Mer.

LA BRETAGNE. Châteaux, villas meublées. Hôtels recommandés. LA FRANCO-BELGE, 4, place du Commerce, Nantes (Loire-Inf.).

VILLERVILLE. Le Grand HOTEL BELLEVUE est ouvert. Vue mer, s. mer. Gd jard. Parc GALTIER, p<sup>re</sup>. Ret. 5<sup>e</sup> pl. ou 11, r. Monge, Paris.

### La Campagne

BRETAGNE. A louer jol. prop. soig. mbl. 4 k. Morlaix, vue sup. parc 4 hect. ent. riv. — De Lannurien, Plourin-Morlaix.

### La Montagne

MORVAN. Air pur, montagnes, forêts, rivières, lac. A louer villa et appart. confortabl. mblés. Cottin, Orléans (Nièvre).

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

— Cependant, fit-il, la voix dure, vous savez bien qui est avec lui !

— Je n'ai vu entrer personne, master Jean... Jean, furieux de se voir ainsi évincé, allait se réorienter, mais, à la seconde même où il ouvrait la bouche pour ce faire, la porte de l'appartement paternel s'ouvrit et Widerski jeta au valet :

— Si mon fils... Il n'acheva pas. Il venait d'apercevoir Jean.

La mine renfrognée, le regard sévère, il questionna :

— Tu voulais me parler ? — Je venais vous souhaiter une bonne nuit... répondit Jean en faisant un pas en avant.

Widerski vint à lui, le prit par le bras et l'entraîna en disant :

— Viens... Justement, nous avons à parler... Lorsque le père et le fils eurent franchi le seuil du vaste cabinet de travail où le bourreau d'Argirh, depuis tant d'années, ruminait sa haine, celui-ci, en faisant traîner sur le jeune homme son regard faux et lourd, questionna :

— Tu reviens de chez Argirh ? — Je reviens d'Argirh-City... mais pas de chez votre ami.

Il appuya de façon entendue sur ces deux mots. Mais Widerski ne s'en aperçut pas... ou plutôt ne voulut pas s'en apercevoir.

Sa question posée, et sans attendre de réponse, Julius s'était dirigé vers la fenêtre sur les glaces de laquelle il appuya son front et ses mains brûlantes.

Le regard perdu à l'horizon de nuit, il resta quelques instants absorbé dans ses pensées. Soudain, se retournant d'un bloc, il dévisagea son fils.

Les deux hommes se fixèrent avec insistance.

Dans leurs prunelles passaient des lueurs de défi. On aurait pu les prendre, à cet instant, pour deux adversaires pressés de se mesurer au cours d'un combat singulier.

Widerski se décida enfin à parler le premier. De cette voix atrocement mielleuse qui n'appartenait qu'à lui et que Jean ne pouvait entendre sans sentir un frisson courir en vagues précipitées sur ses chairs, il questionna :

— Es-tu content de moi ? — De vous ?... — Oui... — A quel sujet ? — Au sujet d'Edith. — Je ne vous comprends pas.

En grinçant des dents presque, Widerski poursuivit :

— Me reproches-tu toujours de te l'avoir choisie pour femme ?... Allons, réponds franchement... Ne cherche pas à dissimuler ta pensée... — Je me garderais bien de vous reprocher quoi que ce soit.

— Tu aurais tort... car te voilà heureux... Un sourire qui en voulait dire long passa, rapide comme l'éclair, sur les lèvres du jeune homme. Ce sourire n'échappa pas à Widerski.

— Tu n'es pas heureux ?... — Si... si... très... — Le contraire m'étonnerait... et tu ferais mentir la proverbe qui dit qu'on est toujours heureux quand on aime... — A condition d'être aimé... souligna Jean d'un soupire.

— Edith ne t'aime pas ? pas encore du moins ?... Bah ! ce n'est qu'une affaire de temps... Et puis, si elle ne t'aime pas, que t'importe ?... Pourvu qu'elle soit ta femme !

(A suivre.)



## La vigoureuse contre-offensive italienne est couronnée de succès



UN LOT IMPOSANT DE PRISONNIERS CAPTURÉS DANS LE TRÉNTIN



GROSSE PIÈCE DE MARINE ET SON OBUS

DEUX OBSERVATEURS DU TIR DE L'ARTILLERIE

GROSSE PIÈCE DE MARINE EN BATTERIE



FANTASSINS ITALIENS COIFFÉS DU CASQUE DANS UNE TRANCHEE DU TRÉNTIN

Depuis le jour où, prenant une brillante offensive, le général Cadorna repoussa les Autrichiens, ses opérations n'ont cessé d'être heureuses grâce à l'action parallèle de la puissante artillerie dont il dispose et de sa vaillante infanterie ardente à réoccuper les vallées, les plateaux et les sommets qu'elle avait dû momentanément rendre à l'ennemi. Les Autrichiens, lors de leur récente offensive, ne soupçonnaient pas qu'il faudrait si peu de temps pour que la partie fût renversée.